

AMÉRIQUE FRANÇAISE

Revue bimestrielle

CREATIONS LITTERAIRES

- OZIAS LEDUC.....*La fin du monde*
 PHILIPPE LA FERRIERE.....*Un raffiné*
 LUCIEN COLLIN.....*Deux poèmes*
 ALMA DE CHANTAL.....*Paysage*
 ANDRÉE MAILLET.....*Récit et colloque à trois voix*

ETUDES

- JEANNE GRISE-ALLARD...*Mon ami Charles-E. Harpe*

Deux lettres inédites de Charles-E. Harpe
 écrivain canadien
 1909-1952

- L. HAMLYN HOBDEN

Le Dictionnaire des Idées reçues (IV)

CHRONIQUES

Le tour du bloc, par E. Fabre-Surveyer de la Société Royale. — *Du goût...* par Émile Henriot de l'Académie française. — *Réflexions sur le voyage*, par Jean Ménard. — *Où sont nos boursiers?*, par Dominique Laberge.

Au banc d'essai : *Serge Deyglun* — *Lyse Nantais* — *Janine Lajoie*.

La Jeune Poésie — Revue des Livres.



*Chaque jour il y a
du nouveau chez*

Dupuis Frères
LIMITÉE
MONTRÉAL

La Banque Canadienne Nationale

*est à vos ordres pour toutes
vos opérations de banque
et de placement*

Actif, plus de \$490,000,000
554 bureaux au Canada

De chez Birks

Ces trois mots ont une grande signification pour le récipiendaire d'un cadeau offert dans la fameuse boîte Birks. Depuis des générations, c'est le gage assuré de la beauté et de la qualité traditionnelle d'un article signé Birks. Lorsqu'il s'agit de l'achat d'un cadeau sortant de l'ordinaire, les gens avisés songent d'abord à Birks.

BIRKS BIJOUTIERS

Molson's

LA BIÈRE QUE VOTRE
ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

Au service des assurés de la province de Québec par ses succursales à Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke, Ottawa et North Bay.

**LA COMPAGNIE
D'ASSURANCE-VIE
SUN LIFE DU CANADA**

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE BIMESTRIELLE

Directrice : ANDRÉE MAILLET

Abonnement - Publicité : 5555, Lorne, Montréal, P.Q.

Rédaction : 28, Arlington, Westmount, Montréal, P.Q.

VOLUME XI

— No 4 —

JUILLET-AOUT 1953

SOMMAIRE

<i>La fin du monde</i>	Ozias Leduc	3
<i>Un raffiné</i>	Philippe La Ferrière	4
<i>Deux poèmes</i>	Lucien Collin	14
<i>Paysage</i>	Alma de Chantal	16
<i>Récit et colloque à trois voix</i>	Andrée Maillet	17
<i>Mon ami Charles-E. Harpe</i>	Jeanne Grisé-Allard	22
<i>Deux lettres inédites</i>	Charles-E. Harpe	32
<i>Le Dictionnaire des Idées reçues (IV)</i>	L. Hamlyn Hobden, M.A. D. Litt.	37
<i>Le tour du bloc</i>	E. Fabre-Surveyer de la Société Royale	46
<i>Du goût</i>	Émile Henriot de l'Académie française	51
<i>Réflexions sur le voyage</i>	Jean Ménard	54
<i>Où sont nos boursiers ?</i>	Dominique Laberge	57
Au banc d'essai :		
<i>Gr�da (II)</i>	Serge Deyglun	67
<i>La foire</i>	Lyse Nantais	71
<i>L'homme atteint d'intelligence</i>	Janine Lajoie	72
<i>Un dîner chez Mademoiselle X</i>		74
<i>La Jeune Poésie : Le Christ-Gal�rien</i>	Fernand Ouellette	75
<i>Revue des Livres</i>		76
<i>Notes</i>		80

Les manuscrits sont soumis à un comité de lecture.

La direction ne reçoit que sur rendez-vous, et n'est pas responsable des manuscrits.
Les manuscrits non accompagnés d'enveloppes affranchies ne sont pas retournés.
Les manuscrits doivent être inédits et porter la mention inédit. Seuls les textes inédits publiés seront rémunérés.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Éditions Amérique Française

PROFIL DE L'ORIGNAL

ROMAN

par
ANDRÉE MAILLET

« Le style est personnel, imagé et d'une force étonnante chez une jeune romancière. » — Lucette Robert, *Photo Journal*.

« Profil de l'Orignal est un livre étrange, déroutant, comme il n'en est guère paru au Canada français. » — Gilles Marcotte, *Le Devoir*.

« ... l'écrivain de chez nous qui donne le plus généreusement sa part à cette parente pauvre de nos lettres : l'imagination. Sa fantaisie est infiniment plus valable que l'observation la plus aiguë elle-même, parce qu'elle est vraiment créatrice. » — Clément Lockwell, *Revue des Arts et des Lettres, Radio-Canada*.

« L'auteur ne manque ni de talent ni d'expression. » — *Relations*, Février 1953.

« A n'en pas douter, un roman différent des autres ; c'est un hommage de le souligner. » — *La Patrie*.

« Madame Andrée Maillet révèle là des dons de véritable écrivain : art de décrire et de suggérer, sens du dialogue (...). « Profil de l'Orignal » par son originalité, ses audaces et ses outrances, aurait sûrement mérité de retenir l'attention d'un jury littéraire. Mais c'est devant le public que se présente ce roman canadien. On peut affirmer qu'il mérite, hors concours, un prix des lecteurs ».

Marcel Valois, *La Presse*, février 1953.

« Car elle possède (...) une extravagance d'invention peu commune, une étonnante sincérité et la certitude de ne ressembler à personne ».

L'Autorité, février 1953.

« Andrée Maillet écrit en effet avec une verve, un allant, un souffle si rares (...) que ces qualités seules méritent qu'on soulève son chapeau ».

Le Petit Journal, mars 1953.

« *Profil de l'Orignal* de ce côté contient de véritables pages anthologiques ; de magnifiques pages, touchantes, poétiques à souhait ».

Damase Potvin, *L'Action Catholique*, mars 1953.

ÉDITIONS AMÉRIQUE FRANÇAISE

28, avenue Arlington — Westmount, P.Q.

Chez le libraire et chez l'éditeur \$1.50

PRIX SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS À LA REVUE ... \$1.00

chez l'éditeur seulement

DISTRIBUTION BEAUCHEMIN

LA FIN DU MONDE

La terre peut s'éteindre et finir avant la fin de l'homme, avant la résurrection des corps, avant le retour à ces corps, des âmes, les plus anciennes âmes. Celles rudimentaires des hommes passés et celles très compliquées des derniers mourants, mourant de la mort de la terre.

Le monde peut s'éteindre et finir et la terre rouler, toujours similaire, pendant des siècles et des millénaires. Les marques de l'homme, ses traces à jamais disparaître et la terre aller sans cesse, veuve de celui qui aujourd'hui se déclare le maître, et le sera encore demain... Peut-être — Si ? ? ? —

OZIAS LEDUC

UN RAFFINÉ

*East is East and West is West
and never the twain shall meet.*

RUDYARD KIPLING

Ce matin de novembre, le sol était couvert d'un léger frimas. La première neige de la saison emplissait l'air de fraîcheur et le paysage en était tout rajeuni. Fong Lee ressentait l'agréable surprise qu'éprouve l'enfant devant un changement subit de décor. Du seuil de sa cuisine dont l'huis restait entr'ouvert, il contemplait les montagnes couvertes d'arbres de Noël, humait avec délices la brise légère qui laisse aux lèvres un goût de neige.

Bientôt une lueur rose inonda le paysage. La brume qui planait au-dessus du lac La Fouine se fondit dans l'atmosphère de ce merveilleux matin. Devant ce spectacle qu'eut voulu peindre un Chang Fang-Yu¹, Fong Lee se mit à fredonner, de sa voix de petite fille anémique, les vers du poète Tin-Tun-Ling :

« Sur le haut de la montagne, les sapins demeurent sérieux et hérissés ; au bas de la montagne, les fleurs éclatantes s'étalent sur l'herbe.

« En comparant leurs fraîches robes, aux vêtements sombres des sapins, les petites fleurs se mettent à rire.

« Et les papillons légers se mêlent à leur gaieté.

¹ CHANG FANG-YU : *paysagiste chinois du XIIIe siècle.*

« Mais un matin d'automne, j'ai regardé la montagne : les sapins, tout babillés de blanc, étaient là, graves et rêveurs.

« J'ai eu beau chercher au bas de la montagne, je n'ai pas vu les petites fleurs moqueuses. »²

Ces vers étaient, jadis, unis à la musique. Le poète les eut chantés en jouant de la lyre et les cordes délicates de l'instrument divin eussent répandu sur le lac paisible, leurs mélodieuses ondes...

Hélas ! Fong Lee ne possédait même pas une flûte de bambou. Songeant au passé, il revoyait la rue Lagache-tière où s'écoulèrent ses jeunes années. Celles-ci lui apparurent agréables comme un conte de Tchang Ts'ou. A l'âge où les petits Canadiens lancent la toupie sur le bitume, lui s'amusaît dans une cour remplie de détritüs, avec des casseroles ajourées. Toujours seul, il s'habituaît à penser. Parfois, son regard, s'élevant au-delà des laideurs familières, entrevoyait à travers les cordes chargées de linge, un coin de l'azur. Il se désintéressait alors de ses jeux solitaires, attiré un moment vers le mystère de l'Infini.

Les jours de pluie, enfermé dans sa chambrette, Fong Lee méditait les Préceptes de Confucius, dans un livre ayant appartenu à son grand oncle maternel, citoyen illustre en son temps et dernier représentant à Chou-Ming, lui avait-on dit, de l'antique civilisation mandchoue. Ainsi le culte des ancêtres tenait-il, chez cet émigré, la première place.

En fermant les yeux, comme pour raviver d'autres souvenirs, le cuisinier du camp Zerroy revit, en un kaléidoscope aux couleurs éblouissantes, un spectacle qu'offrait le théâtre « Les Nouveautés », de Montréal, vers 1910. L'on y jouait, rue Sainte-Catherine, des pièces chinoises

² Traduction du poème intitulé : « Les petites Fleurs se moquent des graves sapins », empruntée au LIVRE DE JADE, de Madame Judith Gautier.

vieilles de mille ans et plus. Ce soir-là, Fong Lee assistait à la représentation d'un épisode survenu à la cour des T'ang, vers l'an 683. Des paravents noirs, brodés de soie rouge et or, ou recouverts de tapisseries de brocart ocellées, d'oiseaux étranges et de monstres crachant des jets de flamme composaient le décor oriental. Fong Lee croyait entendre de nouveau, dans la brise matinale, la musique grêle et monotone de la flûte d'ébène, les chants joyeux et nasillards des acteurs, le tintement des clochettes d'argent et l'éclatement des cymbales.

Il revoyait la scène dans ses moindres détails. Des petites bannières multicolores pendaient aux portiques d'un jardin et soixante lanternes jetaient une douce clarté sur les bosquets fleuris. C'était l'heure de la fête : vêtu d'étoffes somptueuses, un mandarin, précédé de fanions et de gardes, traversait à pas lents un pont de jade...

Il n'est plus grande tristesse qu'un souvenir heureux dans les jours de misère. Fong Lee passa sur son front une main exsangue, comme pour chasser de sa mémoire ces reminiscences d'un passé glorieux qui, hélas ! avait eu pour épilogue, dix ans plus tard, la ruine de sa famille.

— Eh bien, le Raffiné ! c'est-y pour à matin, l'café ? hurla de la cuisine une voix de stentor.

Regrettant ce moment d'attendrissement avant le jour, l'Asiate, libéré de ses fantômes, eut un dernier regard vers le lac lamé d'or, et soupira profondément. Soudain, sa frêle ossature tressaillit sous l'impulsion d'un vigoureux coup de pied au bas de la ceinture :

— Emmène ta viande ! ordonna la voix de Félix Cantu. Sinon les gars vont te crucifier par les oreilles.

— Périsset le camp, pourvu que je me venge ! fit le Chinois la rage au cœur.

Et la silhouette bleue se profilant sur le seuil, telle une icône chinoise dans son cadre de bois, s'évanouit.

* * *

Le camp Zerroir employait une cinquantaine d'hommes. Dès sept heures du matin, un frisson de vie animait la forêt. Des bûcherons sciaient de gros arbres, d'autres maniaient la hache, et l'écho répercutait les coups secs appliqués dans le flanc des ormes et des pins. La plupart d'entre eux étaient vêtus d'épais chandails, coiffés de bonnets de cuir, et chaussés de mocassins. Deux ou trois, toujours les mêmes, juraient comme des damnés en évoquant les saints les plus connus du calendrier liturgique. « Leur engouement pour le juron et le blasphème », prétendait le gérant du camp Zerroir, « indiquait une âme trempée dans les eaux baptismales. Elle s'exprime à rebours, ajoutait-il, puisque les peuples athées ne jurent point ».

Dans ses rares moments libres, quand la température était clémente, Fong Lee aimait se promener dans la futaie. Il éprouvait une joie sadique rien qu'à voir les bûcherons suer comme des forçats. Il marquait un temps d'arrêt devant son pire ennemi, pour le voir aux prises avec un arbre qui ne cédait pas encore et contre lequel il s'acharnait à grands coups de hache :

— Les racines tiennent bon ? remarquait-il en souriant gentiment.

— Ta carcasse pourrait pas en dire autant, maudit Raffiné ! bougonnait Félix Cantu en s'épongeant le front.

Le Chinois levait la tête, mais comme l'arbre ne bougeait pas, il rigolait sous cape et poursuivait son chemin à travers les abattis.

La journée terminée, réunis dans la salle de récréation, qui leur servait à la fois de réfectoire et de dortoir, ces hommes rustres et durs à l'ouvrage, batifolaient comme des gamins, ou éprouvaient le besoin de taquiner le Chinois et, parfois, de le faire enrager.

Un soir de février, ils chantaient des cantilènes, accompagnés par un harmonica. Selon son habitude, Fong Lee se tenait à l'écart, affalé sur un banc, les mains ballantes entre les jambes, un éternel sourire dans ses yeux qui luisaient comme des charbons humides. Après l'avoir reluqué un moment, comme s'il cherchait à deviner sa pensée, un *locson* l'apostropha brutalement :

— Eh ! dis donc, jus-de-pipe, c'est-y que tu irais me chercher du feu à la cuisine ?

Docile, le jus-de-pipe s'exécuta, mais en évitant de justesse les bottes des bûcherons qui cherchaient à lui barrer le passage.

Ce n'est point qu'il fut atteint de la manie de la persécution, mais ces tracasseries se renouvelant plusieurs fois la semaine, Fong Lee se méfiait de tous et de chacun. Comme pour alimenter son désir de vengeance, il inscrivait dans un *Journal*, dissimulé sous son traversin, non seulement de pieuses pensées, mais aussi les injustices subies. Ainsi le ridicule et l'odieux voisinaient le sublime et la candeur. Un Chinois, familier avec le dialecte parlé en Mandchourie, eut pu y lire, entre autres inscriptions :

« Ce huit du mois d'octobre, Félix Cantu m'a administré deux claques dans le dos. J'ai toussé une partie de la nuit.

« La Politesse, c'est la raison, elle tient compte des sentiments d'autrui : elle en fait sa règle et son ornement, a dit Khong-Fou-Tseu. »

Comme on le voit, ce descendant de la plus vieille civilisation du monde ne se nourrissait pas que de Yat Ca Meing ou de Chop Suey, mais aussi de vérité qu'il puisait dans le Chou-King coordonné par l'illustre philosophe chinois dans la seconde moitié du *V^e* siècle avant notre ère. C'était un sage comme il s'en rencontre chez les déshérités qui ont pris, tôt dans la vie, l'habitude de souffrir en silence.

Ah ! revoir Moukden et mourir ! soupirait-il quand le fardeau de la vie lui devenait trop lourd à supporter.

N'empêche que nul ne lui voulait du mal à ce Chinois, doux et décharné. On l'aimait, un peu brutalement, sans doute, mais on l'aimait tout de même. D'abord, parce qu'il était dévoué, patient, serviable ; aussi parce qu'il était peu encombrant et facile à *jouer avec*.

Il n'y a que les brutes pour se venger à coups de poings et de talons. Un homme intelligent et délicat ne songera jamais à modifier le faciès de son pire ennemi, soit en lui concassant les zygomas, en lui porphyrisant les maxillaires ou en lui arasant l'appendice nasal pour le transformer en fontaine. Fong Lee n'avait rien d'un assassin ou d'un tortionnaire. De tels sentiments, dignes d'un barbare, eurent troublé la sérénité de son âme, altéré sa joie de vivre au milieu des Laurentides dont la beauté plaisait à son imagination de poète.

Toutefois la vue d'une égoïne lui rappelait comment un homme peut être scié dans le sens horizontal, et le seul fait d'entendre, à l'heure des repas, tintinnabuler la clochette, lui faisait penser au supplice de la cloche comme l'eau dégoulinant de la toiture, les jours de dégel, à celui de la goutte d'eau. Mais Fong Lee songeait à se venger sans avoir recours à des engins meurtriers. Il comptait plutôt se servir de ce qu'il avait sous la main. Blessé dans son

orgueil et dans sa chair, il savourait d'avance un projet de représailles qui lui venait à l'esprit, se promettant de l'exécuter et de récidiver à chaque occasion.

* * *

C'était l'heure du crépuscule. Semblable à une cymbale chinoise, le soleil, d'un rouge vermillon, disparaissait lentement derrière le mont Caribou. Les aigrettes des sapins, après avoir scintillé de mille rubis d'une transparence aussi pure et d'un rouge aussi vif que ceux du Tibet, s'éteignirent, les unes après les autres, comme à regret.

Féerie de nuances harmonieuses confondant le ciel et la terre dans la douceur d'un mois d'avril ! Heure enluminée ainsi qu'une aquarelle de Chao Meng-Fu³ Du toit de la hutte, une fumée violette montait dans le ciel pâle. Les verroteries, suspendues au linteau de la porte, cliquetaient sous la brise et l'on entendait, au loin, le croassement de la corneille, messagère du printemps. Son vol, émaillé d'accents circonflexes, traçait dans l'espace de longues silhouettes noires. Un névroptère aux ailes de soie, s'agglutinait à une perce-neige. Beauté exquise et fragile ! Blancher lumineuse étoilant le rivage ! L'âme en fête, Fong Lee se hâtait à pas menus vers la hutte dont les fenêtres se doraient de la lumière des lampes.

L'hiver abdiquait pour de bon. L'air était pur, le vent frais et caressant. Déjà les journées étaient plus longues, les nuits moins froides. Depuis quelques jours, la neige fondait au flanc des montagnes. On entendait gazouiller le ruisseau et les glaces du lac La Fouine s'enfonçaient sous l'eau verte. Semblable à celui qui entrevoit le terme de ses épreuves, le Chinois éprouvait cette euphorie qui ne connaît jamais qui n'a pas souffert dans sa chair vive. Ah !

³ CHAO MENG-FU : peintre chinois (1254-1522) auteur d'un tableau représentant : « Le poète Tao Yuan-Ming méditant dans la montagne ».

ils pouvaient en profiter, les fauves du camp Zerroy, l'Asiate les dominait tous, comme le coq d'or entrevu, un jour, sur la pointe du clocher de Roberval.

De sa fenêtre, il contemplait la forêt baignée de lune. Des vers du poète Sao-Nan lui revenaient à la mémoire :

« La lune monte vers le cœur du ciel nocturne et s'y repose amoureusement.

« Sur le lac lentement remué, la brise du soir passe, passe, repasse, en baisant l'eau heureuse.

« Oh ! quel accord serein résulte de l'union des choses qui sont faites pour s'unir !

« Mais les choses qui sont faites pour s'unir s'unissent rarement. »⁴

.....

Avant de se livrer au sommeil, l'Asiate s'empara de deux petites baguettes de bois enduites d'encens, les alluma pour ensuite les déposer avec respect devant une image de Bouddha. Puis il s'inclina profondément.

Après avoir rendu hommage au dieu de son pays, il trempa un pinceau dans un godet rempli d'une pâte noire et écrivit en caractères chinois cette pensée du maréchal Tchang Kai Chek :

« La route est longue, le fardeau est lourd, mais si la justice du monde survit encore, le jour viendra où notre but sera atteint. »

⁴ Traduction du poème intitulé : « Un jeune poète pense à sa bien-aimée », empruntée au LIVRE DE JADE, de Madame Judith Gautier.

Après avoir médité le sens de ces paroles, Fong Lee retira ses sandales de crin, enleva son gilet, gratta sa frêle ossature puis s'étendit, à moitié vêtu, sur un lit de sangle. Bientôt il n'y eut plus qu'une petite tête d'ivoire jaune émergeant d'une couverture de laine.

Et la nuit régna, souveraine, sur la hutte endormie.

Le lendemain, à l'issue du petit déjeuner, des bûcherons envahirent la cuisine. Redoutant une farce inédite, Fong Lee, sur le qui-vive, se tenait prudemment derrière ses chaudrons. Il avait cet air inquiet du gamin à qui on offre une dragée pour l'attirer à soi avant de lui flanquer des taloches.

— Mon p'tit Chinois en or massif, dit un travailleur, on t'apporte une bonne nouvelle. A l'avenir, on va respecter tes fé-fesses d'amour, pis tes *pommons*.

— C'est l'ordre du *boss*, enchaîna un autre membre de la délégation. T'es-t-y content, Fils-du-Ciel ?

Ignorant les raisons d'un revirement aussi subit que radical, Fong Lee se contenta d'esquisser un vague sourire.

— T'es trop *piéou* pour répondre ? s'exclama Félix Cantu. Dis au moins quèque chose, *Mossieu* le Raffiné ?

— Tsao-pi-ni ! proféra le cuisinier, ce qui, en Chine, est considéré comme une injure suprême, quoique la pédé-rastie soit répandue dans l'Empire du Milieu.

— Qu'est-ce qui *rabote* encore ? reprit le matamore. C'est-y qu'y a avalé son gorgoton ?

D'autres interpellations aigres-douces furent ainsi lancées à la tête du Chinois, tandis que le gérant du camp Zerroy s'entretenait à l'écart avec un agent de la compagnie. Reconnaisant l'homme qui lui avait fait signer son contrat d'engagement à Montréal, le cuisinier comprit la raison de

tant de sollicitude de la part des bûcherons. Sans doute, n'ayant pu le remplacer avant la fin de la saison, cherchait-on à l'amadouer dans l'espoir qu'il consentit à demeurer au camp. Il hésita un moment, puis un voile de gravité recouvrit sa face de parchemin :

— Merci... fond du cœur, prononça-t-il enfin. Vous... amis, pouvez compter sur... ma gratitude. Fong Lee... pas ingrat.

Ainsi parla le Raffiné. Et, pour demeurer fidèle à la parole donnée, il cessa à l'heure des repas, d'imiter devant l'énorme soupière, le geste du Mannekin-Pis.

PHILIPPE LA FERRIERE

(Conte extrait de « *Philtres et Poisons* » à paraître bientôt.)



LE GRILLON

*L'humble grillon, noirci
Au soleil de Midi,
Le soir oublie sa peine ;
Et d'un cœur si léger*

*Et d'un cri si hardi
Bénil Dieu qui fait vivre,
Qu'il ouvre, on ne sait où,
Et perce, en mille endroits,*

*Au fond de l'âme aride
Le puits des joies taries.*

HYACINTHE-MARIE ROBILLARD, O.P.

Luskville, juin 1948.

NAUFRAGE

*Dans le paysage d'été
mes lèvres aux buées d'automne
boivent encore à la rosée ;*

*Mais je n'ai plus rien d'un homme
puisque les oiseaux de ton rire
ont brisé en l'élang leur lyre.*

*Mon cœur plongea parmi les roseaux
pour en retirer les monceaux
croyant mes dieux aphones.*

*Aucun ne s'émul de mon geste :
l'épave du rire semblait monotone
sous l'œil de ma douleur agreste.*

LUCIEN COLLIN

RENDEZ-VOUS

*Elle grince et grince l'humanité
l'écharde du temps grimace à l'amitié
et la fraîcheur de la langue s'enfle d'iniquité.*

*Je ne suis qu'un enfant
sans ruse ni malignité.*

*L'âme est une longue maturation
où les poings de souffrance et les bras de solitude
souvent s'épuisent au lit de l'égoïsme.*

*Mes doigts roulent le cerceau
des heures et des jours.*

*Je n'ai qu'une raison d'être :
mourir, mourir à moi-même et cueillir
dans la vallée de création, le lys de joie.*

*La joue blonde du soleil
rêve à l'oreille du chat ;
ô beau songe, suspends,
suspends ton baiser de jeu !*

*Il est à droite, à gauche, mon univers.
Pour une poignée de terre, pour une poignée de ciel,
Je vis et meurs au rendez-vous de l'homme.*

LUCIEN COLLIN

P A Y S A G E

*La mort
Erre parmi les vivants*

*La peur
Fige les yeux d'un enfant*

*Un arbre
S'élève au cœur du vent*

*La terre
Chemine d'un pas d'ennui*

*Les anges
Très las glanent les fruits*

*Des mains
D'angoisse cernent la nuit*

*Trois morts
S'en vont au soir couchant*

*Et tout
Se meurt d'un tel tourment*

ALMA DE CHANTAL

Chicago, 1953

RÉCIT ET COLLOQUE A TROIS VOIX

Je me suis éveillée avec la lune à deux heures du matin. Au confin de la prairie, les bois bleus gémissaient. Quel renardeau attristé poussait un long cri comme celui d'un enfant qu'on assassine ?

M'étant levée, je descendis par ma fenêtre, dans le parc où le blanc cheval broutait le gazon. Je traversai les champs et guidée par le reflet métallique de la lune sur le sentier de sable pâle, j'entrai sans peur dans la forêt. Un oiseau de nuit au douloureux regard s'arrêtant de chasser le mulot, m'y suivit. Il volait bas et ses larges ailes dégageaient au-dessus de ma tête, un parfum de vermine et de sapin flétri.

Il s'arrêta pourtant au sein d'une clairière et se jucha sur une grosse souche. Moi, je m'étendis avec contentement sur les pierres plates et grises et couvertes de mousses ; les aiguilles des pins filtraient la tendre lune, ma sœur en l'espace. Là, je rêvai que le hibou disait :

- « Il faut se lever avant le réveil.
- « Il faut danser avant que de marcher.
- « Il faut savoir avant de croire.
- « Il faut fermer la croisée avant que de l'ouvrir.

« Il faut que les draps soient cousus, que les cierges brillent, que l'encens brûle, que l'eau bénite s'évapore, que les chantres chantent avant que la mort ne vienne, car : la vie doit préconcevoir la vie et seul, celui qui saura répondre à la question avant qu'elle ne soit posée, sera sauvé. »

Ce discours me rendit furieuse et je chassai le hibou.

Ai-je jamais tué la petite araignée rouge qui se balance au bout du fil, midi et soir au-dessus de mon cahier ? Non.

Ce que je cherche à résoudre elle le cherche comme moi, et je l'épargne.

Ainsi à mon égard, le Créateur aura la même obligeance ; du moins je m'autorise à le croire sans raison.

Où donc est le pays où les animaux parlent et emploient pour leurs discours, les mêmes mots que l'on entend dans nos rêves ? Ordre et désordre des fonctions d'un univers mécanique, nous confondons tout : la légende avec la science, l'évidence de nos sens avec le probable de notre logique, l'infini factice de notre imagination avec les bornes de la matière. Il faut d'abord s'expliquer le monde en gros avant de le fouiller jusque dans ses plus minuscules et presque inexistants détails parce que c'est beaucoup moins fatigant et que cela revient exactement au même. (Les Égyptiens savaient cela.) L'Enchanteur n'est naturellement pas de mon avis. Il n'a sans doute rien compris à ce que je viens de dire. Entends-moi bien, je ne parle pas du plan astronomique, cosmique, spacial et temporel.

Je veux dire ceci : qu'il me suffit que l'océan soit de l'eau, que la montagne soit de la pierre, que le soleil soit du feu, que l'arbre soit du bois, pour comprendre leur essence par rapport à mon existence. Rien n'existe en dehors de ce que nous inventons avant de le découvrir. L'eau me lave et m'abreuve, le feu me chauffe ou me brûle ; je me contente de respirer délicieusement l'air ; qu'il contienne plus ou moins de l'azote ou d'autres gaz, des particules, de l'iode, de l'oxygène ou non, m'intéresse très peu, pourvu que l'air me soit bon. Avec la pierre je me bâtis une maison, avec le bois, un mobilier. Ainsi de suite. Je songe à autre chose. Le sentiment d'impuissance me gagne, la colère, le désespoir aussi.

Appolonius révéla que ce qui était en haut, était comme ce qui était en bas, Appolonius et d'autres. Ah ! Que

me chaut, enfin, de connaître la loi de l'équité si heure par heure et jour par jour la douleur pénètre les corps tendres des petits des humains ?

Si moi, mère de cœur et pleine de tendresse pour tout ce qui est tendre et faible, je ne puis éloigner la douleur ni l'apaiser ?

Cachez votre émeraude, emportez vos sacrements, mages, prêtres, sbires des démons cruels !

J'exècre vos patenôtres comme vos encens, puisque partout, en cet instant, pleurent, pleurent et gémissent de souffrance et de terreur tant d'enfants infortunés !

Religions, Démocraties, Philanthropies, si prétencieuses, où est l'amour ? Où est l'amour sur la terre, dites, rois, chefs, papes, tandis qu'au fond d'un caveau tremble un enfant sans rêve ?

Au hasard de la bonté humaine passent et vivent les animaux, craintifs et désespérés. Ce chat de gouttière, par quelle ruelle est-il venu, dans quelle poubelle s'est-il caché, puisqu'il est encore du monde ? Nous avons la sainte et haute condescendance de ne pas piétiner le mulot, écraser l'araignée, lapider les chats. De temps à autre une race de bêtes s'éteint, jamais la nôtre, évidemment, quoique, j'ai bien confiance, ça viendra.

Anna s'était essoufflée. Périphrase songeait à ce qu'il répondrait.

« Je suis, dit l'Enchanteur, toutes les créations de l'esprit et de l'imagination, toutes les révélations faites à l'Homme, depuis le premier âge. Religions, philosophies, superstitions, magies, toutes les sciences ésotériques et encore bien d'autres choses. Je vois l'éternité comme si c'était un pays plat, sans ombre ni relief. Mais qu'on ne

me demande jamais de divulguer ce qui appartient à l'esprit pur. Chacun de nous, débarrassé un jour de son écorce, saura ce que je sais.

Ceux dont la vision dépasse le phénomène d'optique, voient ce que je vois.

Jusqu'à la fin je persisterai à crier dans le désert, car rien n'est plus désert qu'un cœur sans foi ni amour. Ma vérité, je la dis pourtant ; il faut qu'elle garde ses multiples déguisements ; et la preuve qu'elle n'est pas nue, c'est qu'on ne la reconnaît pas.

Enchanteur et raisonneur, je suis aussi toutes les sciences ; la Vérité est une comme la matière et je ris bien fort quand j'entends les hommes choisir, ostensiblement la science plutôt que la religion, ou l'inverse, comme si l'on pouvait couper la vérité en deux, comme si le côté de la lune, celui qu'on ne voit pas, était inexistant.

Nul ne peut séparer la surface de son objet ; pas même en peinture.

L'Art est ma Vérité, sans doute, ainsi que tout ce qui depuis le commencement a paré la Nature et la Pensée. »

« Moi, dit Péripkrase, je suis l'Homme, et je ne mets pas mon essence en question, je vis et je vis en me perpétuant.

Je me sers en seigneur de tout ce qui me plaît. Je suis le corps agissant et fort, le roi de la nature et des animaux, le maître de ma pensée ; je rejette les concepts de mes aïeux. Je suis seul et brave et nu.

Je suis l'homme conscient qui a créé la science. Sans moi, le monde ne serait qu'un renouvellement de saisons et d'existences sans progrès. Je saurai le secret de la vie et

vaincrai la mort, sans effort, un jour ou l'autre, comme si j'avais toujours su et vaincu.

Je suis l'Homme qui ne craint pas les dieux camouflés derrière l'évidence. Ce qui est évident aujourd'hui ne l'était pas hier et ce que je ne vois pas, je le verrai demain. Je ris et j'espère. J'apprends tous les jours à me servir de ma force. Je n'ai qu'à persévérer.

Anna dit : « Entre cet Enchanteur et ce nègre si mâle, je suis la pauvre petite question de tous les jours qui se pose sur chaque visage : Qui suis-je ? Ou bien — Pourquoi ?

Je ne me résignerai jamais à ce malheur latent, la mort, ni à cette lutte sans raison ni but, la vie.

Apprendre à vivre est un apprentissage qui durera autant que la vie elle-même.

« Je suis, dit l'Enchanteur, la foi de l'âme, la voix de l'ange, la flamme pure de l'Absolu. »

« Je suis un homme, dit Périphrase, parce que je me veux homme et je me crée à chaque instant. »

« Je suis femme, dit Anna, parce qu'on m'a fait ainsi et je n'ai eu rien à dire. »

« Et moi, dit l'Enchanteur, un jour ou l'autre, je vous posséderai tous les deux. »

ANDRÉE MAILLET

(Fragment de *L'Immortalisation d'Anna*.)

Avez-vous renouvelé votre abonnement à Amérique Française ?

MON AMI CHARLES-E. HARPE

Poète délicat, excellent épistolier, conteur intéressant, écrivain radiophonique, conférencier, auteur de pièces théâtrales, de « pageants », et d'un remarquable jeu de la Passion. Il était de chez nous et trop peu l'ont connu.

Pourquoi existe-t-il des cloisons étanches entre des régions proches — Québec et Montréal par exemple — des cloisons où ne passent par de petites portes dérobées que certains dévots aimant respirer l'encens des chapelles ?

Faut-il porter en écharpe son talent, pour qu'il soit reconnu, et partir en compagnie, le bâton à la main, pour aller frapper à toutes les portes ?

Charles-E. Harpe n'était pas de ceux-là, et pourtant, mieux doué que bien d'autres, il aurait pu chercher à s'imposer, nouer des intrigues pour arriver plus vite et plus haut, se bâtir un piédestal à même le granit rose de succès qui ne lui manquaient pas.

Il s'est contenté d'être le poète inspiré, écrivant par besoin et par amour, donnant pleinement sa vie à tout ce qui était beauté dans le domaine de la littérature et de la musique ; il lui a suffi d'être un fils aimant, cherchant dans l'art les premières joies de sa jeunesse. Patriote et chrétien, il s'était donné comme mission de magnifier le théâtre populaire, et de mettre une large part de son immense talent au service d'un bel apostolat marial.

Quand je l'ai connu... il portait peut-être sa première culotte longue, et j'avais des anglaises sur le cou. On fêtait à Québec les Noces d'argent littéraires de Ginevra (Geneviève Lefebvre), nous étions là pour avoir risqué dans les pages féminines du temps — les pages littéraires des journaux étaient bien des pages féminines par leur direction — nos premiers essais, lui sous le pseudonyme de René DeBray, moi sous le modeste nom de Goutte d'eau.

Il habitait Lévis, sa ville natale, où le hasard plaça son berceau en août 1909, alors que de l'autre côté du fleuve, on célébrait le 3e centenaire de la fondation de Québec par Samuel de Champlain.

À peine de retour dans mon village, je recevais sa première lettre. Ce fut le début d'une amitié littéraire aussi belle qu'il soit possible d'en rêver. Pourtant à l'âge des émois du cœur, tous les liens au-dessus de ceux-là se nouaient, se renforçaient avec les années, et quand j'appris brusquement la nouvelle de sa mort, par la radio, en juillet dernier, j'ai pleuré plus qu'un ami. Charles Harpe était devenu un frère auquel j'étais très attachée et dont j'admirais le talent sans cesse renouvelé. Sa dernière lettre était sur ma table de travail, je m'étais reprochée la veille de ne pas y avoir donné plus tôt une réponse.

Brisée, cette vieille amitié à peine marquée de sept ou huit rencontres en trente ans, brisée par l'impitoyable faux ! Je pourrais écrire certes, tout un livre à sa mémoire.

Mais je tenterai seulement d'élever un petit mausolée littéraire à la gloire de cet écrivain doué, trop tôt disparu, et d'ensemencer le tertre des fleurs du souvenir. Il les aimait tellement, les fleurs, surtout, m'écrivait-il un jour : « Le lilas, la marguerite, et la pensée que j'appelle un petit museau de pékinois. »

Charles-E. Harpe était né artiste. Le beau n'avait pour lui aucun secret, car il savait le découvrir partout. Il avait un nom bien prédestiné qu'il aimait, et je me souviens qu'il y a vingt ans, il l'écrivait presque toujours en image. Au bas de ses lettres, son prénom est suivi d'une petite harpe dessinée en quelques traits de plume.

Son écriture était elle-même tout un poème, on dirait une jolie guipure, régulière et serrée, mailles riches et pleines à nulle autre pareilles.

Et chaque phrase était riche d'idées, chaque mot lourd de sens. Il était certainement un de ces maîtres rares en style épistolaire si négligé à notre époque. Et c'était pour lui aussi naturel que de respirer.

Il va s'en dire qu'il avait la parole facile. Je n'ai jamais entendu un conférencier plus vivant. Il était d'ailleurs servi par un regard étrangement brillant où l'intelligence et la gaieté mêlaient leurs feux, et par

un timbre de voix prenant. Que d'aisance, de facilité de geste et d'élocution, soutenues par un sourire perpétuel. Sur une trame très solide, la phrase poétique était toujours d'une simplicité et d'une clarté inouïe. Dans son entourage, on a su en profiter sans doute, mais on aurait dû davantage se l'arracher pour la joie des auditoires. Je regretterai toujours que des efforts infructueux de ma part n'aient pas permis de le faire entendre à Montréal à la tribune de *Votre auteur préféré*. Il était de ceux qu'on aurait dû mettre à la première page du palmarès, ce n'était ni le talent ni les œuvres publiées, ni la réputation d'écrivain qui lui manquaient.

C'est au collège de Lévis évidemment, qu'on peut retrouver le petit écolier. Un grand désir d'étudier la littérature, de la comprendre, le poussa à s'inscrire plus tard au cours du professeur Viatte, à l'Université Laval.

Il publia d'abord, sous le pseudonyme de René DeBray (auquel il ajouta ensuite le nom de Stéphane), des poèmes et des chroniques en prose dans divers journaux et revues qui donnaient volontiers l'hospitalité de leurs colonnes à cette collaboration bénévole. C'est ainsi que se créaient et survivaient les pages littéraires. Mais c'est ainsi également que l'on vient au monde... au monde des lettres.

Ses poèmes étaient déjà beaux et pleins de souffle. Il s'enhardit donc un jour jusqu'à en adresser un à l'une de nos poétesses, alors en pleine gloire, lui demandant respectueusement, humblement, si elle jugeait qu'il avait un peu de talent et s'il devait travailler avec espoir de connaître le succès...

On lui a retourné le poème froidement, tranchant dans le vif des plus beaux rêves, sans souligner même une rime, un mot, en lui disant de cultiver des choux, des navets, mais d'abandonner la poésie.

Méchanceté, envie sans doute (hélas !). Protégé par les Muses, le jeune poète ne se découragea pourtant pas. Il adressa le même poème en Europe à un concours de jeux floraux... et gagna une fleur de genêt d'or. La discrétion m'empêche de révéler le nom canadien de son im-

placable juge, et je n'ai pu malheureusement, retrouver les dates et les précisions sur ce premier succès à l'étranger. J'ai vu dans le temps, les pièces justificatives, ayant passé une journée dans sa famille.

Je me souviens de son étroite chambre de garçon, avec lucarne en plein ciel. Il l'appelait « sa cage verte », elle était encombrée de livres, de papiers, de bouquets, mais il l'aimait bien. Il y passait tant d'heures à rêver. C'est de là qu'il m'écrivait, en la Fête de la Trinité, 7 juin 1936 : « Vous avez raison, je suis un grand rêveur ! Est-ce un tort ? Je crois que le Rêve est le vêtement que, charitable, nous offre la vie, si décevante parfois, pour habiller nos misères et nos désillusions. D'ailleurs, le poète ne doit-il pas voir pour les aveugles, entendre pour les sourds, parler pour les muets ? Ne doit-il pas jouir pour les ignorants et souffrir pour les insensibles ? »

Il y avait la musique... Je sais qu'il l'aimait beaucoup, moins cependant que la littérature. C'était un peu son gagne-pain. Organiste de sa paroisse (Sainte-Jeanne-d'Arc de Lévis), il donnait aussi des leçons de piano.

Il s'est amusé à mettre en musique un de mes premiers poèmes « Mon cœur est un village » dont je possède une copie de sa main. (Ce poème, harmonisé plus tard par Jacques Aubert, fut chanté à la radio maintes fois.)

Il travailla surtout sur un poème de « Médailles de cire » qu'il aimait particulièrement. Il m'écrivait en juillet '36 : « Je souhaite que la musique de « Mon cœur et mon espoir » vous plaise. C'est d'abord une plainte mineure dans le style XIV^e siècle, qui se fond — comme la glace — dans un accord majeur pour exprimer la foi aux amours éternelles. Puis, c'est un gazouillis d'oiseaux, c'est l'espoir qui chante, et pour finir le thème reprend sa gravité pour chanter, rire, pleurer tout à la fois. »

Il chantait à CKCV, mais c'était le théâtre surtout qui l'attirait. Il rêvait d'en faire sa vie. Il voulait faire le plus de bien possible, *récréer, instruire et édifier* par le spectacle.

En 1930, Charles-E. Harpe faisait partie de la troupe de Julien Daoust ; il fut attaché à une troupe parisienne pour une saison d'opérette française.

Mais il rêvait de pièces nouvelles, drames, comédies, revues et les sentait sourdre sous sa plume. Il se mit à la tâche et devint bientôt le régisseur d'une nouvelle troupe qui jouait exclusivement ses textes.

Son théâtre, hors commerce, est abondant. Voici quelques-unes de ses pièces qui furent les plus populaires :

L'angelus de la mer, 3 actes,
 La gardienne du foyer, 3 actes,
 Le semeur de haine, 4 actes,
 Le cœur d'un homme, 3 actes,
 La croix d'une mère, 3 actes,
 L'homme rouge, 4 actes,
 La déserteuse, 3 actes,
 La femme enchaînée, 3 actes,
 L'amour pardonne, 3 actes,
 La fin du rêve, 3 actes.
 Chômeurs de luxe, comédie-bouffe en 3 actes,

et surtout : *Sœur blanche*, pièce en 5 actes, qui connut de grands succès particulièrement dans la Gaspésie, la Beauce, les Cantons de l'Est, la Matapédia, la région de Québec, Témiscouata, Nouveau-Brunswick et le Maine. Il a vainement tenté de faire jouer ses pièces à Montréal.

Au cours d'une de ces tournées théâtrales, il fut victime d'un accident d'auto qui l'impressionna vivement, blessures peu graves mais choc nerveux terrible. En convalescence, il m'écrivait : « J'ai encore bras et jambes, grâce au ciel et, sans doute, à la médaille miraculeuse que maman avait eu soin de coudre, secrètement, dans la poche intérieure de mon manteau et dont la découverte m'a fait pleurer. »

Plus tard, il fonda la troupe « Les artistes du terroir », œuvre continuée sous le nom : « Les Copains de l'art ».

Poète des malades

Et voici qu'il devint « le barde des tuberculeux », comme dit si bien Gilles Merand, dans « Le Temps », il a chanté dans les strophes d'un pur lyrisme et de la meilleure veine poétique les sentiments des isolés.

Sa carrière féconde, sa vie bien remplie, furent interrompues par son entrée à l'hôpital Laval où il séjourna durant trois ans.

« Que vous dire de mes trois années de réclusion, m'écrivait-il quelques temps après, renouant le fil de notre correspondance ralentie à l'époque de mon mariage. Les « Croix » vous l'apprendront. Elles ont influencé ma vocation littéraire. Leurs causes? La mort de maman, le 26 avril 1941. Je chantais à CKCV lorsque j'appris par téléphone qu'elle venait d'être foudroyée par une congestion cérébrale. Je crus devenir fou. »

En convalescence à Saint-Aubert de l'Islet, son médecin lui ayant recommandé la campagne, il publia ce recueil de magnifiques chroniques sanatoriales intitulées « Les Croix de chair » (Éditions Marquis), où la prose et la poésie s'entrelacent merveilleusement. La 2e édition de cet ouvrage est honorée d'une belle lettre de son Éminence le cardinal Villeneuve. Une version anglaise *The Human Cross* est restée je crois dans le domaine « À paraître » où se perdent tant de rêves.

Aux Éditions Marquis également paraissaient en 1947 un livre de contes et de poèmes, sous le titre : *Le jongleur aux étoiles*, ainsi dédié :

« Au labeur obscur de mon père,
A la mémoire de ma mère
qui sut si bien porter la vie
comme une chape de lumière,
et qu'il m'est doux de retrouver
lorsque je m'évade du monde
pour jongler aux feux des étoiles. »

Cet ouvrage est préfacé par Roger Brien de l'Académie Canadienne-française.

L'année suivante, Charles-E. Harpe présentait un très beau recueil de vers : *Les Oiseaux dans la brume*, dédié à sa femme Gabrielle (Éditions Marquis). M. l'abbé Arthur Lacasse, de la Société Royale du Canada en fit une juste et très élogieuse préface.

Charles m'écrivait, le 5 août 1948 : « J'ai reçu une visite chère : l'abbé Lacasse. Un beau vieillard de 80 ans, d'une étonnante verdeur. Pendant deux jours, ce fut un feu roulant d'anecdotes, de bons mots, de souvenirs... et de conseils. Musicien, il nous a charmé de ses propres œuvres. Et puis, j'ai communiqué à sa messe. Le parrain semblait fier de ce fait et quant à moi, c'est comme s'il était resté quelque chose de divin dans notre foyer depuis qu'il est venu. »

J'ai essayé de retrouver dans « Les oiseaux dans la brume » mais en vain, quelque chose de ce premier recueil de poèmes prêt à paraître en '36, et dont il me disait :

« N'est-ce pas qu'Harvey (Jean-Charles) sera un parrain magnifique? Les cloches sonneront en septembre pour la rentrée des pâtres et des rêves! Le titre : « L'Oiseau de feu » le recueil contient 65 poèmes, soit 1,227 vers. Vous serait-il agréable de lire le manuscrit en primeur? »

Vers le même temps, il me parlait souvent de son « Hébraïde ». « Ce sera l'œuvre de ma vie! » disait-il... Elle est prête, j'attends un signe de Harvey. (Je m'excuse auprès de M. Harvey de le mêler à ces souvenirs, sans lui en avoir demandé la permission, mais mon ami Charles avait pour lui une si haute estime et une confiance sans borne.)

Guéri tout à fait, Charles-E. Harpe épousait en juin 1947 Gabrielle Arsenault de Saint-Aubert de l'Islet et prenait possession d'une grande maison ancestrale qu'il décrivait ainsi : « Changement d'atmosphère avec le Sana. Je possède un cabinet de travail, genre solarium, avec horizons magnifiques sur la campagne de St-Jean-Port-Joli, sur le large fleuve et sur les montagnes de la Baie St-Paul. Un grand jardin, un verger, un parterre précédant ce dernier, j'ai tout ce qu'il faut pour rimer dans l'extase des fleurs ou de la belle neige blanche qui ouate les branches du gros cormier encore en possession de ses grappes de corail. Je vis donc heureux dans le travail, dans un décor ravissant. »

On ne pouvait voir, en effet, plus beau cadre que cette maison hospitalière et trouver meilleure ambiance. C'était déjà un ravissement d'y vivre deux jours ! Le piano, des fleurs, de jolis meubles, des livres surtout, et cette paix si bienfaisante. Il semble que la vie aurait dû se continuer encore trente ou quarante ans dans un sillon si bien tracé.

Charles Harpe avait une grande vénération et un filial souvenir pour sa maman d'ici-bas. Il ressentait une forte émotion aux dates anniversaires de sa naissance, de son décès, en la Fête des Mères. Sa photo était constamment sous ses yeux.

Sa dévotion à la Sainte Vierge date de toujours. Dans toutes ses pièces théâtrales, il est rare qu'on ne trouve pas un déceur où figure un petit oratoire à Marie, ou simplement une madone fleurie dans un appartement quelconque. Cette dévotion s'est accentuée à l'Hôpital Laval où Notre-Dame du Sourire est à l'honneur. C'est alors qu'il fonda la revue « Le sourire », organe encore bien vivant du Comité des loisirs de l'Hôpital.

Il publie en 1947 : *Légendes mariales*, en quatre brochures, édition confiée aux Pères gardiens du Sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine, et une autre édition de *Légendes mariales* en 6 brochures traduites en anglais par le R. P. J. Môle (Éditions Chanteclerc).

Sa collaboration et ses reportages annuels au bénéfice des Annales de Notre-Dame-du-Cap, Sainte-Anne-de-Beaupré, l'Oratoire Saint-Joseph, le Saint-Sacrement, le Messager de Saint-Antoine, étaient quelque chose de vivant, de frémissant de foi et d'espérance.

Combien de nouvelles et de contes, d'études et de critiques littéraires principalement dans l'Action Catholique (Québec) et différents autres journaux et revues. On l'a trouvé, un certain temps dans Photo Journal et dans le Bulletin des Agriculteurs.

Charles-E. Harpe avait certainement un don particulier pour les jeux scéniques. Il en écrivait les paroles et la musique avec un souffle poétique qui tenait de l'irréel. Et c'est avec un art consommé que l'auteur devenait ensuite réalisateur.

Il créa pour l'U.C.C. « Le Credo du Paysan », puis ce furent de remarquables « pageants » historiques, si bien que le juge E. Marquis l'avait surnommé « le troubadour de la vie paroissiale ».

Après un premier pageant à la mémoire de Philippe Aubert de Gaspé il écrivit : *Mon pays, mes amours, Les Anciens Canadiens* (à l'occasion du 3e Congrès de la Langue française), *Vive mon pays, vive la Canadienne, Terre de nos aïeux* (réalisation inachevée) et *La moisson du souvenir*. C'est au cours d'une répétition de ce spectacle que Charles Harpe tomba, foudroyé par une attaque d'angine, au milieu de ses acteurs pour qui il était vraiment un jeune dieu.

La moisson du souvenir... Combien ce titre lui-même devient prophétique ! Et document très émouvant, un photographe amateur, membre de sa troupe a merveilleusement réussi une photo, trois minutes avant sa mort, alors qu'il apportait les « dernières » retouches au narrateur du pageant.

La Vie de Jésus, de François Mauriac l'avait à ce point impressionné qu'il m'écrivait en juin '36 : « Quel chef-d'œuvre ! La religion ne m'a jamais fait comprendre plus humainement le Calvaire de l'Homme-Dieu. Je n'ai jamais si bien compris la magnanimité de Son sacrifice et la scélératesse de notre ingratitude. Comme je l'aime son Jésus ! Que de souffrance et que d'amour dans sa vie ! »

En 1950, Charles-E. Harpe réalisa donc un grand jeu sacré de *La Passion du Christ* à Saint-Jean-Port-Joli. Ce fut un triomphe qu'il salua en disant : « La Vierge est contente de son poète ! » Les dialogues sont basés sur les textes évangéliques, sauf la si belle prière des narrateurs à la Mère des douleurs. Ce tableau de Mater Dolorosa était d'une poignante beauté, et il avait tenu à ce que sa femme personnifie la Vierge dans ce beau drame biblique.

Sans remonter à plus de vingt ans, alors qu'il chantait et écrivait des sketches pour CKCV et CHGB, il avait au moment de sa mort des émissions humoristiques hebdomadaires et cinq fois par semaine, un roman-fleuve « Les Trottoirs du Québec » à CKCV.

Mais ce qu'il réalisa de plus fameux fut encore sa série de trente émissions consécutives sur *Le miracle de Fatima*, dont il était l'auteur et le réalisateur. Après CKCV, elles passèrent sur tout le réseau et furent transportées en Europe, sur disques, où elles furent entendues à la radio vaticane, derrière le rideau de fer, et à Fatima même.

Ce fut l'occasion pour l'auteur d'un voyage enchanté, il ne pouvait parler sans une émotion allant jusqu'aux larmes de cette faveur d'une audience papale particulière.

Il était président de la Société des Poètes canadiens-français, membre des Écrivains canadiens, des Écrivains pour la jeunesse et il appartenait à de nombreuses sociétés.

À peine quelques semaines avant sa mort, les Écrivains pour la jeunesse lui avaient consacré un quart d'heure dans une série d'émissions à CHLP.

Sa brillante carrière est maintenant terminée. Devant sa tombe on considérera maintenant son inépuisable talent et son rayonnement littéraire. Il était un grand et bel écrivain.

S'il avait été de ceux qui se payent des publicistes, Charles-E. Harpe aurait connu de son vivant la gloire, le triomphe et l'encens. Mais il avait l'âme trop grande, il était trop chrétien, trop modeste et n'ambitionnait que d'être un apôtre du beau, du bien, de l'art.

On peut s'incliner très bas devant le souvenir d'un tel homme et c'est un devoir de placer son nom en lettres d'or sur un mausolée de marbre. Son œuvre littéraire le mérite, il est de ceux qui ont créé, de ceux dont peut s'enorgueillir la culture canadienne-française.

JEANNE GRISE-ALLARD

DEUX LETTRES INÉDITES
DE CHARLES-E. HARPE

A Jeanne Grisé.

Le 1er juillet '56.

Bonjours chère amie,

J'espère que vous jouissez de vos vacances et j'ai hâte d'en entendre parler. Ici, nous parlons de votre venue. Ma famille sera honorée de vous connaître et ma mère vous fera manger une soupe dont vous me donnerez des nouvelles. Les miens sont très simples: « une pâte un peu épaisse mais de pur froment » comme dirait Moselly. Je prends plaisir à leur réciter de vos vers qu'ils aiment beaucoup.

Hier, c'était le jour de la confirmation de nos petits et la traditionnelle bénédiction des barques, pittoresque, comme vous verrez, et qui n'a son égale que la Ste-Anne telle que célébrée dans la Beauce.

Elle est jolie la petite chapelle de Sainte-Jeanne avec sa toilette blanche, sa coiffe dentelée et sa croix d'or, une vraie bretonne, quoi, adossée contre la jalaise et regardant le fleuve un peu boueux à cause du nord-est, où dansent les barques, pavillonnées, illuminées de lanternes, fleuries comme des corbeilles, des chemises colorées comme des pétales de tulipes, des bérêts ressemblant à des boutons de soleil. Elles ont l'air, ces barques de pêcheurs « de bois », de dessins de couverts de jaïence comme on en voit encore sur les vieux vaisseliers. La foule s'agenouille sur le passage de l'Eséque, et c'est l'entrée dans le sanctuaire, reposant par l'atmosphère de bonheur et de simplicité qui règne dans ses murs parfumés d'encens.

Les petits autels sont surmontés des membres de la famille du Bon Dieu, des saints, dont le visage a des expressions d'enfants tranquilles.

Après la Confirmation, le cortège se forme : bannières au vent et chantant l'Ave Maria Stella, il se dirige, précédant l'Evêque, entre deux baies de sapins, vers le quai de la Pointe. Les barques aux noms jolies : (sauf Nausicaa) La Mouette, l'Espérance, La Dauphine, l'Essor, La Trois-Couleurs, sont serrées les unes contre les autres et l'eau sainte trace sur elles le signe de croix... Puis, comme l'ombre cerne délicieusement ce petit coin providentiel, les cierges s'allument et c'est le retour au chant de Notre-Dame du Canada... Des étoiles brillent partout ; dans le ciel, sur la mer, aux fenêtres. Suit le Salut du Saint-Sacrement et après le Magnificat chacun s'en revient vers sa demeure tandis que les gondoles d'un soir assiègent la route des eaux donnant à la nuit un aspect de carnaval. J'ai regardé, aimé, compris, pour deux, pour vous et pour moi.

A mesure que l'on avance dans la vie, les cérémonies de l'Eglise prennent pour nous un sens nouveau, une grandeur insoupçonnée. Elles sont pourtant toujours les mêmes, ce qu'elles étaient quand nous nous sommes approchés de la Table Sainte pour notre première communion ; ce qu'elles étaient quand nous étions des recrues à la veille de partir pour l'assaut de la vie.

Nous sommes revenus assagis, fatigués, sinon infirmes et brisés et nous les trouvons plus belles, plus grandioses, parce que nous les voyons avec les yeux de notre foi affermie, revêtues des ornements impérissables, indestructibles, de l'unique justice et de l'éternelle vérité.

J'ai reçu une lettre de M. Fontainas du Mercure de France qui me dit grand bien de mes derniers poèmes qu'il publiera bientôt. N'est-ce pas un bel bonheur?

Je vous envoie une photo du char des Muses que j'avais imaginé pour la St-Jean, et croqué par l'appareil dans la rue de l'église St-Antoine de Bienville. Fait de fleurs, il souleva beaucoup d'applaudissements. La Reine tenait dans ses mains les livres de Louis Fréchette, natif de Lévis.

Aussi, pour accompagner le grand Victor de ma tante France, une lithogravure de Shakespeare.

Bonjour, amie Jeanne et ne tardez pas trop à me donner de vos nouvelles. Je continue la musique de « Mon cœur et mon espoir », et ça marche bien.

Une poignée de mains,

CHARLES-E. HARPE



A Jeanne Grisé.

Le 21 Déc. 1957

Chère amie,

Je sors enfin de ma lanterne. Les nuages sombres tentent de disparaître et quelques gouttes de soleil raniment un peu ma pauvre existence : existence de bohème écauré et dont l'idéal, un certain temps menacé par la maladie, le découragement, les propos malveillants de dénigreur inhumains, apparaît encore très loin, mais accessible. Savez-vous ce que je pense ? Le monde est une scène universelle sur laquelle les peuples, blancs ou noirs, interprètent leurs œuvres, burlesques, dramatiques, sanglantes. Les individus s'arrachent littéralement les rôles sublimes, honorifiques, dérisoires, en vertu des qualités réelles ou factices, des vices plus ou moins visibles de chacun dans l'ascension et la faillite des existences. Il y a des vedettes, des cabotins, des utilités, comme il existe des génies, des routiniers, des créateurs, des défaitistes. La vie

est comme un festin. La table est dressée. Les convives savoureront les plats successifs. Ils doivent manger selon la fantaisie de leur goût, la censure de leur appétit. Le succès, tel un nectar, grise l'esprit, l'ambition engraisse la convoitise. Plusieurs tomberont fatalement en cours de route, sâouls de vanité et d'orgueil. Mais, relégués dans les coins, se laissent les jeûneurs, ceux dont les entrailles sont vides et qui n'ont pas la force ni le courage de réclamer. Ils se régameraient, pourtant, de l'os qu'on jette au chien. Ils seront toujours les figurants, les clowns, qui activent les rouages de la machine sociale, sous les yeux des spectateurs aux mains qui applaudissent, aux ongles qui déchirent, sans aucune pitié, les vies qui s'usent, les cœurs qui se tarissent, les âmes qui s'éteignent, à pétrir la pâte du destin. Vous voyez dans quel état d'esprit je suis tombé ! Mais quand je songe à votre indulgente et fidèle amitié, c'est comme un souffle de brise qui me caresse le visage. Muelle depuis plusieurs mois, la mienne n'en est pas moins vivace, je vous prie de le croire et je m'intéresse à votre épanouissement littéraire. Moralement atteint, en quarantaine, je ne voulais pas écrire. Une certaine pudeur me retenait, vous êtes femme et vous vous souvenez de ce vers : « Il n'est pas beau qu'un mâle pleure. »

Parti le 6 juin, je suis arrivé le 15 octobre. La Gaspésie, la Côte Nord, la Baie des Chaleurs, le Nouveau-Brunswick, le Lac St-Jean, la Nouvelle Angleterre, nous avons parcouru toutes ces régions. Si je vous dis qu'en tournée, je suis le régisseur, l'auteur, le chanteur, le pianiste, l'interprète, le secrétaire, vous comprendrez qu'il m'est parfois difficile d'écrire. Le déplacement quotidien, les longues veilles m'épuisent les nerfs et, après le spectacle, je tombe terrassé par la fatigue.

Mon voyage me fut une source précieuse d'inspiration. J'ai vu des paysages que je voudrais éterniser.

Vous avez dû recevoir la musique de votre poème ? Je ne sais pas bien écrire la musique. C'est pourquoi la plupart

des improvisations que je joue sont sans lendemain. Toutefois, vous pouvez déchiffrer la mélodie et vous pouvez aussi la faire harmoniser par quelqu'un de compétent en la matière.

Vous trouverez inclus un poème que vous publierez si vous le jugez digne de publication. A cette condition seulement, c'est promis? En terminant, veuillez accepter, chère amie, mes vœux les plus sincères, je ne trouve pas de mots pour vous exprimer tout ce que je désire pour vous, de beau, de bon, de grand, d'heureux. Ma famille se joint à moi dans ce témoignage d'amitié.

Toujours vôtre,

CHARLES-E.

• • • • •

Un poème inédit de Charles-E. Harpe

V Œ U

*Lorsque je partirai pour l'éternel voyage
 Tu seras près de moi, je sentirai la main
 Et tes doigts caresser mes cheveux, mon visage ;
 Mon cœur le restera, mon pauvre cœur humain,
 Et moi j'emporterai le tien comme un ôtage,
 Lorsque je partirai pour l'éternel voyage.*

Saint-Aubert, avril 1947, janvier 1948.

L'UTILISATION DU DICTIONNAIRE DES IDÉES REÇUES DANS L'ŒUVRE DE FLAUBERT

IV

- « EXPOSITION. Sujet de délire du XIX^e siècle » (Dict.427).
« l'Exposition de Londres, qui était une fort belle chose, quoique admirée de tout le monde » (II,355).
- « FOULE. A toujours de bons instincts. » (Dict.427).
« Le Peuple, seul vrai juge ! » (E.S.470). *Sénécal*.
« Bouvard et Pécuchet... mettaient en doute... le bon sens du peuple » (B.P.291).
- « FRANC-MAÇONNERIE... Mal vu des ecclésiastiques » (Dict.427).
« Soutenus par les francs-maçons, ajouta le curé » (B.P.342).
- « FORÇATS... Au bagné, il y a des hommes de génie » (Dict.428).
« Il croyait... au génie des galériens » (E.S.113).
- « FOSSILES. Preuve du déluge... » (Dict.428).
La géologie « confirme l'autorité des Écritures en prouvant le déluge » (B.P.101). *L'abbé Juefroy*. Voir aussi B.P.115.
- « FÉODALITÉ... tonner contre » (Dict.428).
« La féodalité de l'argent, pire que l'autre » (E.S.197). *Sénécal*.
« il rappela les abus féodaux » (B.P.382). *Bouvard*.
- « FEUILLETONS. Cause de démoralisation... » (Dict.428).
« On en voulait aux romans-feuilletons » (B.P.215).
- « FEU... on doit commencer par perdre la tête » (Dict.428).
« Bouvard perdait la tête » (B.P.46).
- « FILLES. Les jeunes filles : Éviter pour elles toute espèce de livres » (Dict.429).
« La mère en permettra la lecture à sa fille » (O.J.2,8). *Smarh*.
« Je fais des ouvrages... dont la mère ne permettra pas la lecture à sa fille » (I,45).

« pour lui toute jeune fille était pure » (O.J.3,191). *Gosselin père* dans la première *Education*.

« ce n'est pas un livre à mettre entre les mains d'une jeune personne » (Bovary,303). *Homais*.

« Tu n'as donc pas réfléchi qu'il pouvait, ce livre infâme... ternir la pureté d'Athalie » (Bovary,344). *Homais*.

« ils peuvent tomber entre les mains d'une jeune fille » (B.P.187) *Favergeres*.

« FEMMES DE CHAMBRE. Plus jolies que leurs maîtresses... » (Dict.429).

« Eh ! elle est appétissante, cette esclave ! » (Théâtre,391). *Amédée* dans *Le Sexe Faible*.

« FRONT. Large et chauve, signe de génie » (Dict.429).

« Martinon... portait les tempes rasées, pour se faire un front de penseur » (E.S.226).

« FRISER, FRISURE. Ne convient pas à un homme » (Dict.429.)

« il se faisait friser et puis se défrisait avec soin » (O.J.3,64). *Henry* dans la première *Education*.

« s'étant fait friser, se défrisa » (Bovary,329). *Léon*.

« GENRE ÉPISTOLAIRE. Genre de style exclusivement réservé aux femmes » (Dict.430).

« le style épistolaire ne peut s'apprendre, car il appartient exclusivement aux femmes » (B.P.375). *Bouvard* et *Pécuchet*.

« GIAOUR... on sait que ça a rapport à l'Orient » (Dict.430).

« Et vous y étiez aussi... djiaours » (Bovary,53).

« GOTHIQUE. Style d'architecture portant plus à la religion que les autres » (Dict.430).

« Elle s'acheta un prie-Dieu gothique » (Bovary,173). *Emma Bovary*.

« Aux arts gothiques... Ornements d'église » (E.S.566).

« Gerju... venait d'offrir aux futurs époux un prie-Dieu gothique » (B.P.320)

« GRAMMAIRE. L'apprendre aux enfants dès le plus bas âge, comme étant une chose claire et facile » (Dict.430).

« Les grammairiens, il est vrai, sont en désaccord » (B.P.181).

« GYMNASTIQUE. On ne saurait trop en faire... » (Dict.430)

« Six mois de gymnastique... » (Théâtre,403). *Amédée* dans *Le Sexe faible*.

« C'est que j'ai un grand besoin de rattraper le temps perdu ; une leçon par jour, c'est peu » (Théâtre,433). *Amédée* dans *Le Sexe faible*.

« ils voulurent s'améliorer le tempérament par la gymnastique » (B.P.241, *Bouvard et Pécuchet*).

« HANNETONS. Beau sujet d'opuscule... » (Dict.431).

« Qu'est-ce que vous pensez des hannetons? » (Théâtre,103). *Heurtelot* dans *Le Candidat*.

« HARAS (LA QUESTION DES). Beau sujet de discussion parlementaire » (Dict.431).

« Il fallait prendre une spécialité, comme les haras » (E.S.552).

« HARPE... Ne se joue, en gravure, que sur des ruines ou au bord d'un torrent » (Dict.431).

« Elle se laissa donc glisser dans les méandres lamartiniens, écouta les harpes sur les laes... » (Bovary,53). *Emma Bovary*.

« HÉBREU. Est hébreu tout ce qu'on ne comprend pas » (Dict.431).

« M. Jeufroy... affirmait que tous les idiomes sont dérivés de l'hébreu » (B.P.336).

« HYDRE (DE L'ANARCHIE). Tâcher de la vaincre » (Dict.432).

« Si je comparais l'Anarchie à un serpent, pour ne pas dire hydre? » (Théâtre,96). *Rousselin* dans *Le Candidat*.

« HYDROTHÉRAPIE. Enlève toutes les maladies et les procure » (Dict.432).

« Six mois... d'hydrothérapie... je serais encore homme à épouser » (Théâtre,403). *Amédée* dans *Le Sexe faible*.

« Bouvard... estima que l'hydrothérapie leur serait avantageuse » (B.P.240).

- « HUMIDITÉ. Cause de toutes les maladies » (Dict.432).
 « Jusqu'alors ils avaient cru à l'insalubrité des endroits humides » (B.P.93).
- « INCENDIE. Un spectacle à voir » (Dict.433).
 « Les autres n'affectaient aucune tristesse. Ils causaient en souriant, la main étendue devant les flammes » (B.P.47).
- « INGÉNIEUR. La première carrière pour un jeune homme... (Dict. 432).
 « il est bon de prendre « la qualité d'ingénieur » » (B.P.107).
 « M. le baron de Mahurot, ingénieur ! » (B.P.316).
- « INQUISITION. On a bien exagéré ses crimes » (Dict.433).
 « Ce qu'en rapporte... de l'inquisition... préjugés » (B.P.336).
Mahurot.
- « INSTITUT (L'). Les membres de l'Institut sont tous des vieillards et portent des abat-jour en taffetas vert » (Dict.433).
 « Les savants ont des... abat-jour verts » (Théâtre,262). *Le Château des Cœurs.*
- « INHUMATION. Trop souvent précipitée... » (Dict.433).
 Voir *Rage et Impuissance*, (O.J.1,154). Un médecin est enterré vivant.
- « INTRIGUE. Mène à tout » (Dict.433).
 « rien n'est utile comme de fréquenter une maison riche... » (E.S.24).
 « il croyait... aux riches mariages obtenus par les intrigues » (E.S. 113). *Deslauriers.*
 « La réputation et le pouvoir se gagnent par le contact ; et, puisque la société est naturellement à l'état de guerre, rangez-vous dans le bataillon des forts, du côté des riches » (Théâtre,91). *Mme Rouselin dans Le Candidat.*
 « Mais tâchez de connaître le vice de votre supérieur ; s'il prise, achetez une tabatière, et s'il aime les jolies femmes, mariez-vous ! » (Théâtre,184). *Le Château des Cœurs.*

« ITALIE. Doit se voir immédiatement après le mariage... » (Dict.433).

« L'idée de se marier ne lui paraissait plus exorbitante... ils iraient en Italie » (E.S.365).

« Ils se croyaient presque au milieu d'un voyage, en Italie, dans leur lune de miel » (E.S.469). *Frédéric* et *Rosanette*.

« Les jeunes gens partirent le soir même pour l'Italie » (E.S.524). *Martinon* et *Cécile*.

« Les bourgeois vont en Italie » (I,117).

« INSPIRATION (POÉTIQUE). Choses qui la provoquent : la vue de la mer, l'amour, la femme, etc. » (Dict.434).

« Une faculté extraordinaire, dont il ne savait pas l'objet, lui était venue. Il se demanda, sérieusement, s'il serait un grand peintre ou un grand poète » (E.S.71). *Frédéric*.

« INSTRUCTION... Le peuple n'en a pas besoin pour gagner sa vie » (Dict.434).

« M. Bovary, peu soucieux des lettres, disait que ce n'était pas la peine... avec du toupet, un homme réussit toujours dans le monde » (Bovary,8).

« JOUETS. Devraient toujours être scientifiques » (Dict.434).

« Pour instruire les enfants, d'une manière agréable, il leur fit cadeau d'une géographie en estampes » (T.C.13). *Un Cœur simple*.

« Ils passèrent aux jeux instructifs » (B.P.349).

« JOURNAUX. Ne pouvoir s'en passer. — Mais tonner contre » (Dict.434).

« Ensuite, on causait de ce qu'il y avait dans le journal. Homais, à cette heure-là, le savait presque par cœur » (Bovary,135).

« Tous les jours, Régimbart... s'emparait du *National*... exprimait sa pensée par des exclamations » (E.S.55).

« loin de ses amis, privé de journaux » (E.S.277). *Sénécal*.

« Grâce à la peste, maintenant, on reçoit n'importe où les journaux » (Théâtre,258). *Jeanne* dans *le Château des Cœurs*.

« Pécuchet... d'un geste dédaigneux, écarta les journaux » (B.P.6).

« JEUNE HOMME. Toujours farceur. — Il doit l'être. — S'étonner quand il ne l'est pas » (Dict.434).

« pour lui... tout jeune homme était un *farceur* » (O.J.3,191). *Goselin père* dans la première *Education*.

« J'aurais bien mieux aimé, s'il voulait à tout prix faire des farces, à la rigueur qu'il prit une maîtresse comme tous les jeunes gens » (Ibid.199).

« Léon... ne paraissait point exalté en politique, chose remarquable pour un jeune homme » (Bovary,119).

« Vous ne savez pas la vie que mènent ces farceurs-là, dans le quartier latin ! » (Bovary,168). *Homais*.

« Quand on a de la fortune et que l'on est garçon !... c'est un farceur » (Bovary,286). *Homais*, à propos de Rodolphe.

« Puis elle s'inferma du passé de Bouvard, curieuse de connaître « ses farces de jeune homme » » (B.P.235). *Mme Bordin*.

« JUJUBE. On ne sait pas avec quoi c'est fait » (Dict.434).

Voir B.P.67. Bouvard et Pécuchet font l'épreuve chimique d'un jujube.

« KEEPSAKE. Doit se trouver sur la table d'un salon » (Dict.435).

« Alvarès... avait extrait des *keepsakes* beaucoup de pièces de vers » (O.J.3,51). Première *Education*.

« les keepsakes qu'elles avaient reçus en étrennes » (Bovary,52).

« l'ange des keepsakes » (B.P.329). *Mlle Yolande*.

« KIOSQUE. Lieu de délices dans un jardin » (Dict.435).

Voir Leleu et Pommier, *op.cit.* pp.215-216. Dans une première version, Flaubert avait mis un kiosque dans le jardin de la Vaubyessard.

« Vous connaissez ces verres de couleur qui ornent les kiosques des bonnetiers retirés. On voit la campagne en rouge, en bleue, en jaune » (I,152).

« LABORATOIRE. On doit en avoir un à la campagne » (Dict.435).

« Si nous reprenions la chimie, ne serait-ce que pour utiliser le laboratoire ? » (B.P.75). *Pécuchet*.

« LAC. Avoir une femme près de soi, quand on se promène dessus » (Dict.435).

« le lac, avec son éternelle barque et son perpétuel clair de lune, lui parurent tellement inhérents aux keepsakes qu'il s'interdit d'en parler » (O.J.3,255). *Jules* dans la première *Education*.

« La barque suivait le bord des îles. Ils restaient au fond, tous les deux cachés dans l'ombre... » (Bovary,354). *Emma* et *Léon*.

« Ils voyageaient ensemble... dans la cabine d'un yacht parmi des archipels bleus » (E.S.97). *Frédéric*.

« LIBERTÉ... Nous avons toutes celles qui sont nécessaires » (Dict.435).

La liberté... « Un honnête homme n'en a pas besoin, répliqua Foureau » (B.P.218).

« LIBRE ÉCHANGE. Cause de tous les maux, des souffrances du commerce » (Dict.435).

« Il soutiendra le libre échange ! » (Théâtre,102). *Le Candidat*.

« Rien de tout cela ne serait survenu... si tout n'était pas livré à la concurrence » (E.S.197).

« Quand vint la question du libre échange... Langlois et les autres marchands défendirent le commerce national ; Oudot, filateur, et Mathieu, orfèvre, l'industrie nationale » (B.P.385).

« LITTÉRATURE. Occupation des cisifs » ((Dict.436).

« les hommes établis... se moquaient tous de ses prétentions littéraires... « Où ça vous mènera-t-il ? » (O.J.3,97). La première *Education*.

« LORGNON. Insolent et distingué » (Dict.436).

« Elle portait, comme un homme... un lorgnon d'écaille » (Bovary, 21). *Emma Bovary*.

« LUNE. Inspire la mélancolie... » (Dict.436).

« Encore la lune ! mais elle doit nécessairement jouer un grand rôle, c'est le *sine qua non* de toute œuvre lugubre » (O.J.8,205). *Quidquid volueris*.

« Excellent homme,... que le clair de lune rendait pensif » (O.J.3, 192). *Gosselin père* dans la première *Education*.

« Ils sont tristes en regardant la lune » (P.C.P.G.71).

« Au clair de lune... elle lui chantait en soupirant des adagios mélancoliques » (Bovary,60). *Emma Bovary*.

« C'était la lune qui l'avait rendue si pâle » (Salammbô),14).

« Comme nous avons abusé de la lune » (Tent,385). *Les Poètes et Baladins* dans la première *Tentation*.

« LUXE. Perd les états » (Dict.436).

« Pécuchet, en contemplant les bees de gaz, gémit sur le débordement du luxe » (B.P.6).

« MALTUS. « L'infâme Maltus » » (Dict.436).

« En serons-nous réduits aux conseils de l'infâme Malthus? » (E.S.197). *Sénécal*.

« MAGNÉTISME. Joli sujet de conversation, et qui sert à « faire des femmes » » (Dict.436).

« Du magnétisme, Rodolphe en était venu aux affinités » (Bovary, 205).

« Parmi les malades, il viendrait des personnes du sexe.

— Et que ferons-nous s'il leur prend des accès d'érotisme furieux? » (B.P.252). *Pécuchet*.

« MALADE. Pour remonter le moral d'un malade, rire de son affection et nier ses souffrances » (Dict.436).

« Hyppolyte... géignant sous ses grosses couvertures... les paysans... ajoutaient : — C'est que tu t'écoutes trop ! lève-toi donc ! » (Bovary,249).

« MANDOLINE. Indispensable pour séduire les Espagnoles » (Dict. 436).

« Il prendrait des leçons de guitare ! » (Bovary,164). *Léon*.

« MATINAL. L'être, preuve de moralité. — Si l'on se couche à 4 heures du matin et qu'on se lève à 8, on est paresseux, mais si on se met au lit à 9 heures du soir, pour en sortir le lendemain à 5, on est actif » (Dict.437).

« Je ne comprends point encore... comment on se lève avant dix heures et on ne se couche avant minuit » (P.C.P.G.94).

« MÉDECINE. S'en moquer quand on se porte bien » (Dict.437)

« Elfrid . ne croit pas à la médecine, il raille cet art divin » (O.J. 3, 358). *Jenner.*

« MÉLANCOLIE. Signe de distinction du cœur et d'élévation de l'esprit » (Dict.437).

« Ah !... au milieu du monde je sais mettre sur mon visage un masque railleur » (Bovary,192). *Rodolphe.*

« Emma s'étendit beaucoup sur la misère des affections terrestres et l'éternel isolement où le cœur reste enseveli » (Bovary,321).

« Eh ! tu ne sais pas... débiter des mélancolies en prenant sur un sofa des poses de fleur battue par la brise » (Théâtre,249). *Le Château des Cœurs.*

« MENDICITÉ. Devrait être interdite et ne l'est jamais » (Dict.437).

« Je ne comprends pas que l'autorité tolère encore de si coupables industries ! On devrait enfermer ces malheureux » (Bovary,414). *Homais.*

« Malgré les lois contre le vagabondage, les abords de nos grandes villes continuent à être infestés par des bandes de pauvres » (Ibid, 474).

« Allons, Gorju !... on ne demande pas l'aumône... De telles complaisances favoriseraient le désordre » (B.P.63-64). *Les notabilités de Chauignolles.*

(A suivre)

L. HAMLYN HOBDEN, M.A., D. LITT.

LE TOUR DU BLOC

par

E. FABRE-SURVEYER

de la Société Royale

Le 3 mai et les jours suivants, les Sœurs de la Providence ont célébré le centenaire de l'Orphelinat Saint-Alexis, situé à l'angle sud-est des rues Saint-Denis et de Montigny (autrefois rue Mignonne). Elles en ont profité pour commémorer la fondation, en 1881, du Jardin de l'Enfance, attaché à l'Orphelinat jusqu'à ce qu'il eût son édifice à lui.

Après la grand'messe eut lieu un déjeuner bien réussi, où deux des plus brillants parmi les anciens élèves du Jardin de l'Enfance, Son Excellence M. l'ambassadeur Jean Désy et l'honorable sénateur Gouin, ont évoqué, en termes excellents, leurs souvenirs d'enfance, à l'occasion desquels ils ont décrit les environs de leur école. Mes propres souvenirs, hélas ! remontent beaucoup plus loin ; ils comprennent l'époque où M. Lomer Gouin, jeune avocat, allait rendre visite, rue Berri, à mademoiselle Mercier, dont le frère, Honoré, était mon contemporain et mon ami.

Ces descriptions de leur passé m'ont rappelé le mien, et, si vous le voulez bien, nous allons faire ensemble « le tour du bloc », selon une expression fort usitée dans ma jeunesse, et qui amusait beaucoup nos visiteurs de France.

Partons de l'Orphelinat. À l'extérieur, il n'a guère changé. À l'intérieur, c'est bien différent. Dans une partie de la salle du banquet se trouvait la classe où j'ai pris des leçons d'orthographe et d'anglais. L'orthographe fut pendant de longues années une spécialité du Jardin de l'Enfance, et, bien que cette science soit aujourd'hui démodée, comme la calligraphie, je suis heureux qu'il me reste quelque chose de mes premiers enseignements.

Comme l'Orphelinat Saint-Alexis, l'église Saint-Jacques n'a guère changé qu'à l'intérieur. Je me rappelle le temps où l'on songea à agrandir

l'église devenue trop petite. Cette insuffisance de l'église d'alors n'a rien de surprenant, si l'on songe que, dans ma jeunesse, le côté ouest de la rue Saint-Denis était en terrains vagues de la rue LaGauchetière à la rue Sainte-Catherine ; que la « côte à Baron » de la rue Sherbrooke à la rue Ontario était également terrain vague, ainsi, je crois, que la partie qui s'étend de la rue Sherbrooke à la rue Cherrier. Ajoutez à cela le fait que la population protestante du quartier qui, dans mon jeune temps, formait une minorité appréciable, avait peu à peu déserté le quartier depuis que l'église de la Trinité (aujourd'hui église syrienne) avait cessé d'être « l'église de la garnison », cette dernière stationnée au pied de la rue Berri (autrefois rue des Casernes, *Barrack street*). Ayant disparu, les protestants avaient été naturellement remplacés par des Canadiens français. Vers la même époque, on commença à bâtir tout le long de la rue Saint-Denis. Saint-Jacques était donc devenue trop petite. On songea à acheter l'église de la Trinité, puis on élargit le transept du côté de la rue Sainte-Catherine (ce que mon père appelait une fluxion), on construisit la chapelle du Sacré-Cœur, rue Sainte-Catherine, et enfin, ces agrandissements étant insuffisants, on détacha de la paroisse ce qui devint celle de Saint-Louis-de-France.

À cette époque, Saint-Jacques, comme Notre-Dame, était desservie aussi bien par des prêtres français que par des prêtres canadiens. Parmi les premiers, je me rappelle particulièrement, M. Palatin, un saint homme, qui m'a préparé à ma première communion, et M. Desmazures, qui, lui, était un original. Il appartenait à une famille à l'aise de Paris. Sa mère avait un salon artistique où Dominique Ducharme, qui était allé à Paris parfaire ses études de piano et d'orgue, eut l'occasion de rencontrer les plus grands musiciens d'alors : Marmontel, Vieuxtemps, Lablache et même, je crois, Rossini.

J'ai dit que M. Desmazures était un original. Enthousiaste de LeMoyne d'Iberville dont il écrivit une biographie anonyme, il en parlait volontiers dans ses sermons. Confesseur des Sœurs de Jésus-Marie, à Hochelaga, il profitait de ses voyages au couvent pour demander à sa mère un peu d'argent de poche. « Je pars en mission pour Hochelaga ; c'est un long et pénible voyage, et vous seriez bien aimable

de me procurer quelques douceurs. » La mère, pleine de sympathie, s'exécutait, et M. Desmazures, se sentant riche, prenait l'omnibus qui faisait le service de la rue Notre-Dame, et le conduisait, en une heure, à la rue Déséry, non loin de son couvent. Prix : cinq sous.

À droite de Saint-Jacques était une école de garçons dirigée par les Frères des Écoles chrétiennes, grand édifice en pierre noire. Nous, du Jardin de l'Enfance, l'appelions « l'école des corneilles », et nos voisins ripostaient en nous désignant comme « l'école des capuches ».

Le côté ouest de la rue Saint-Denis, de la rue Sainte-Catherine à la rue Mignonne, était la seule partie qui fût quelque peu commercialisée. À l'angle nord-ouest de la rue Sainte-Catherine était la pharmacie d'un nommé Baridon, que l'on qualifiait de « suisse », mot qu'on appliquait alors à tous les protestants de langue française. Aujourd'hui, on les appelle surtout des huguenots : ce n'est pas plus inexact.

Au-dessus de Baridon habitait le docteur Mignault, père du juge. Celui-ci n'était pas encore marié, et avait des succès dans les salons, comme pianiste. Sa pièce de résistance était « The last hope » de Gottschalk, compositeur louisianais aujourd'hui oublié et qui avait donné des concerts au Canada.

Au nord de la pharmacie, où se trouve maintenant le magasin d'Ormer Deserres, étaient, je crois, des maisons d'habitation.

Au fond du square situé en face de l'église Saint-Jacques était la serre d'un fleuriste nommé Cooper, qui vendit sa propriété à l'école Polytechnique et eut avec elle un procès qui alla jusqu'en Angleterre.

Au bout du square était un confiseur nommé Choules, qui, comme l'église de la Trinité, continua à demeurer dans le quartier après que toute la population de langue anglaise l'eût quitté. Il fut remplacé par un autre pâtissier du nom de Rolland, je crois. Puis venait une modiste, et plus tard, au coin, une pharmacie. La maison Bisailon et Hirbour s'y installa, mais je ne sais à quelle époque. Revenant à la rue Sainte-Catherine, côté nord, entre les rues Saint-Denis et Saint-Hubert, il n'y avait rien que le mur latéral de l'École des Frères et celui de l'église Saint-Jacques, le presbytère de Saint-Jacques, la chapelle du Sacré-

Cœur, construite de mon temps, et enfin, à l'angle de la rue Saint-Hubert, un couvent qui fut, jusqu'à une certaine époque, la maison-mère des Sœurs de la Providence, séparé de Saint-Jacques par un vaste jardin, à travers lequel passe aujourd'hui le prolongement de la rue Berri.

Le côté sud de la rue Sainte-Catherine était aussi inhabité à l'ouest de l'église Notre-Dame-de-Lourdes. Il n'y avait, à l'angle sud-est de la rue Saint-Denis, qu'un tout petit magasin de bonbons, tenu, de mon temps, par un nommé Belleau qui devint huissier audiencier au Palais de Justice. C'était, avec la maison du fermier de M. Cherrier, à mi-chemin entre les rues Dorchester et LaGauchetière, la seule construction de la rue Saint-Denis, jusqu'à la rue LaGauchetière. Où l'on construisit plus tard l'Université Laval, était, en 1887, une patinoire et, au sud, une piste de chevaux où nos cavaliers allaient entraîner leurs montures.

À l'est de Notre-Dame-de-Lourdes, des maisons d'habitation. Celle qui faisait l'angle sud-ouest de la rue Berri était occupée par le docteur Rottot, doyen de la Faculté de Médecine de Laval. Un peu plus à l'est, entre les rues Berri et Labelle, habitait son collègue, le docteur Durecher. Plus à l'est, des maisons basses, en brique, dont l'une occupée par une famille Dauphin.

La rue Saint-Hubert, côté ouest, n'offrait aucun intérêt. L'Institut Bruchési, naturellement, n'existant pas encore, on n'y voyait que les murs latéraux des édifices des Sœurs de la Providence. À l'est, au coin de la rue Mignonne, où se trouva plus tard, l'école Victor Doré, était la maison de M. Devins, pharmacien, laquelle était entourée d'un beau verger. La pharmacie Devins et Belton faisait l'angle de la rue Notre-Dame et de la petite rue Saint-Jacques. Sur le mur latéral on peut lire encore des annonces de remèdes, peintes sur la pierre. Au sud, une des maisons était occupée, je crois, par une famille du nom de Thomas.

Puisque j'ai mentionné la maison Devins, je tiens à corriger une erreur que j'ai autrefois commise dans « L'Oeil ». La maison à l'angle nord-est des rues Mignonne et Saint-Hubert était habitée par un docteur Leblanc, médecin et non pas dentiste. Il avait, paraît-il, une grande répu-

tation de charité. On peut encore lire son nom, à rebours, dans la vitre qui est au-dessus de la porte.

Traversant la rue Saint-Hubert nous passions devant l'Hospice Saint-Joseph pour prêtres en retraite. L'un d'entre eux, si j'ai bonne mémoire, préparait les élèves à leurs examens d'admission aux professions libérales, à une époque où le titre de bachelier ès-arts ne leur en ouvrait pas les portes. La maison tombait presque en ruines lorsqu'elle fut démolie, et remplacée par l'École de chirurgie dentaire. À l'ouest, l'École de Réforme, entourée d'un grand jardin s'étendant jusqu'à la rue Ontario, et flanquée d'une imprimerie dont les typographes étaient des pensionnaires de l'École de Réforme. Cette maison se spécialisait dans l'impression des dossiers et mémoires destinés à la Cour d'Appel. Elle eut comme chef, pendant plusieurs années, M. Eugène Globensky, beau-frère de Sir Alexandre Lacoste, puis M. C.-A. Marchand, mort il y a un an ou deux.

Quand le coût des impressions devint prohibitif, les juges et avocats durent se contenter de dossiers multigraphiés. L'École de Réforme elle-même fut démolie et est maintenant au Mont-Saint-Antoine, dans l'est de Montréal.

À l'angle de la rue Saint-Denis, une maison, dont la partie donnant sur la rue Mignonne, était habitée par le docteur Desroches, rédacteur d'un journal de médecine.

Du côté sud, le jardin des Sœurs de la Providence, la porte latérale de l'Orphelinat Saint-Alexis, et, à partir de 1883, le Jardin de l'Enfance.

De ceux qui ont fréquenté cette institution pendant ces premières années, combien en reste-t-il? Je puis en nommer cinq, tout au plus. L'un des premiers inscrits — exactement le troisième — fut le juge Arthur Laramée qui, relevant d'une opération, n'a pu assister aux fêtes du commencement de mai.

Voilà, à peu près, ce que nous aurions vu, si nous avions fait ensemble cette promenade, il y a soixante-dix ans.

(En évoquant mes souvenirs)

DU GOÛT . . .

par

ÉMILE HENRIOT

de l'Académie française

Le goût est un des cinq sens jusqu'ici discernés dans l'homme, celui qui fait percevoir les savoirs. Au figuré et absolument : cette faculté spontanée, donnée à tous et différente dans chacun, qui permet d'apprécier les beautés et les défauts dans les ouvrages de l'esprit et dans les arts. « Un discernement prompt », dit Voltaire. Spontané et prompt ? Si prompt et si spontané que cela ? C'est à voir. Le goût a de la promptitude à se manifester, mais comme un archer qui tire vite et juste à tout coup : il lui a fallu longtemps pour atteindre cette sûreté. Chez les uns, le goût est acquis personnel ; et chez beaucoup, et perfectible, un héritage... S'entendre aux beautés, aux défauts ? Il resterait à dire ce que c'est que la beauté, et ce qui, l'affectant, la dessert. Tel a le goût grec ; tel se connaît au mieux en peinture chinoise, en bronzes Khmers ; celui-ci aura découvert le premier la valeur des arts primitifs : Korés crétoises, masques négres ; et celui-là, donné un sens à la beauté barbare et stylisée d'une statue du haut moyen-âge. Le connaisseur vous initie en technicien à ses amours, et vous dit ses raisons d'admirer ce dont nul ne s'était avisé avant lui : vous voilà comme lui raffiné, il vous a inoculé son goût, qui s'apprend à l'École du Louvre, en ces matières, si en y a un don personnel. Mais la jeune modiste de la Rue de la Paix, qui hérissé les plumes, tord la paille et chiffonne le feutre d'un chapeau, et l'artiste en arrangement qui, dans une vitrine, assemble en nonchalant désordre un gant, une rose, une écharpe, et vous procure à la vue de cette nature morte un plaisir indéfinissable et qu'on ne peut trouver pareil ailleurs : celles-là aussi ont du goût. D'où leur vient-il ? C'est une sorte de génie, aussi mystérieux que l'autre.

Le goût échappe à la doctrine. Il est difficile à saisir et on ne saurait le fixer. On le perçoit sans le définir ; quand on croit l'avoir défini, ce n'est plus lui : on n'a défini que le bon ou le mauvais goût, qui se ressemblent d'une année ou d'un siècle à l'autre, selon les caprices de la mode ; le goût de Ronsard n'était pas celui de Voltaire, et celui de Stendhal trouve celui de Racine exécrable. Dans le discernement des choses de l'esprit, le goût — tout court — s'apparente à ce que le sentiment est au cœur. Et le goût aussi bien relève du cœur, qui a lui aussi son intelligence, ses discriminations et ses choix. Il est un goût pour se vêtir, pour faire un bouquet, pour régler l'ordonnance d'une table et d'un repas, pour se taire même et refuser de se commettre avec qui ne mérite pas qu'on défende contre lui ce sur quoi il n'a pas de droit ; il est un goût pour aller, comme d'instinct, dans un musée, à l'œuvre excellente et cachée, pour trouver l'exquis dans un livre où tout le monde aura passé sans l'apercevoir. Et jusque dans la rareté, le goût distingue ce qui n'est que rare, eu égard à la diffusion et au nombre, et ce qui l'est en qualité. « Madame de Beaumont, dit Joubert, entrait dans tout ce qu'on lui présentait, et l'on pouvait compter que tout ce qui l'avait charmée était exquis, sinon pour le public, du moins pour les parfaits ». On voudrait être de ceux-là, pour la difficulté d'entrer dans la catégorie, en une époque si mêlée et si confuse que les mots mêmes sont à réviser, et où l'on n'opte plus pour rien que selon son tempérament, par passion pure et par fougue. D'où les déviations et les perversions du goût. On aime par toquade la rocaille, le baroque, l'étrange, l'excessif, l'exceptionnel et l'extrême, comme si l'on était assuré que préférer l'impur est un signe d'indépendance, et que le choix démesuré atteste une preuve de force, quand on aura pris pour la force ce qui n'est que la violence.

C'est le goût qui est dur, au contraire. Silex, diamant, pierre à feu et pierre d'épreuve ; et comme eux, permanent, solide et de grain serré, quand l'engouement est passager et si mobile, entre tout ce qui d'un jour à l'autre le requiert, qu'il faut employer le mot, le plus souvent, au pluriel : des engouements, l'un chassant l'autre, au bénéfice de l'humeur ou de la mode, qui tire les ficelles. L'humeur porte à changer de goûts, la mode joue avec l'ornement et se plaît à varier l'accessoire.

L'élément essentiel de la perfection, loi des sévérités du goût, consiste dans une croyance absolue à la vérité intrinsèque, à la possible pureté en soi de l'objet que l'on considère. Juste point, subtil et perpétuel équilibre à trouver dans l'accord des qualités requises, qui font cet objet accompli. La perfection d'une rose est d'être une rose et de sentir bon. Mais le goût sera de choisir entre plusieurs la plus exquise, digne de représenter *la* rose, comme s'il n'existait, un bref instant, que celle-là.

Mais après tout, pourquoi médire du baroque ? C'est un art ; et discerner à son propos un beau baroque d'un baroque médiocre et tout venant, voilà le goût. Entendu ainsi, il dit choix qui implique une dilection dirigée, exigeante, avec sûreté, sur l'unique et l'irremplaçable : une petite vue tranquille et juste de Corot, cette coupelle en craquelé douce à voir comme le moulage d'un sein, une pensée de Joubert, un vers tremblant de La Fontaine, un très beau papier de Hollande, un plat de terre d'Apt bien galbé, un fauteuil dont on s'avisera plus tard qu'il est signé dans un coin, quand il en faudra remplacer l'étoffe ou la sangle — cette rose... Et ce don de choisir, comme porté, du premier coup d'œil, n'appartient qu'aux êtres de choix, nommés tels sans qu'on puisse dire s'ils méritent eux-mêmes d'être choisis, ou s'ils sont justement capables, en toutes choses, d'opérer ce choix.

On peut avoir du goût pour toutes choses, et même qui se contredisent. Le sentiment de la qualité propre et du caractère essentiel à l'objet que l'on envisage assure l'unité du goût chez celui qui en est pourvu. Mais le goût ne va jamais contre ; c'est au nom du faux goût seulement qu'on est contre Racine, contre Shakespeare ou Rabelais. Un goût qui rapetisse et rétrécit n'est pas le goût. Le vrai n'exerce pas ses distinctions sous le signe moins ; il n'exige que plus, mais il ne supporte pas le trop. Le goût est de savoir faire court, et je crains d'avoir été long, sans avoir tout dit.

<p>Le résultat du concours de contes drolatiques sera publié dans notre cinquième numéro.</p>

RÉFLEXIONS SUR LE VOYAGE

par

JEAN MÉNARD

Invenio qui dicant, inesse naturalem quamdam animis irritationem commutandi sedes, et transferendi domicilia.

SENEQUE

S'il est un mot prompt à séduire le commun des hommes, au point qu'ils déchargent sur lui leurs espérances, leurs virtualités et leurs inassouvissements, c'est bien le mot voyage. Il bannit l'accoutumance et l'ennui, il fait passer l'homme du cercle étroit où il se meut, sans jamais s'en évader, à l'entière périphérie de la terre. Peu de mots enfin plus libres de cette mélancolie qui résorbe les plus grands plaisirs.

Et pourtant... comment se fait-il que dans les yeux des voyageurs qui reviennent de loin, ceux qu'ils ont abandonnés, découvrent, si imperceptible soit-elle, une lucur de tristesse, alors que leurs prunelles eussent dû conserver, toutes fraîches et joyeuses, les seules images des cités parcourues? Comment se fait-il, d'autre part, que, dès les premières minutes du voyage, nous voudrions presque retourner au point de départ, de telle sorte qu'il nous occupe à peu près

autant que le point d'arrivée? Il y a plus encore : il y a des gens qui, physiologiquement, par le simple fait de se sentir voiturés entre deux stations, malgré leurs rapprochements, éprouvent une impression à peine supportable d'instabilité. Faut-il croire que ce mot de voyage promet beaucoup plus qu'il ne donne, que ses deux courtes syllabes nous ensorcellent à la manière d'un chant de sirènes? À quoi l'on peut répondre qu'un voyage, à qui sait en profiter, donne toujours beaucoup, même si presque toujours il ne donne pas autant qu'il promet. Reste pourtant à expliquer cette mélancolie toujours présente à des degrés très divers et souvent aussi longue que le voyage lui-même.

Les voyages avec leurs changements incessants ne contrecarrent-ils pas le civilisé dans son désir de stabilité? Celui-ci veut se posséder tout entier, corps et pensée, si bien qu'il

exige, pour l'un et pour l'autre, de fortes et de stables assises. Les voyages l'énervent, le dispersent et chaque auberge le prend pour le rendre appauvri. Mieux encore : nouveau petit Poucet, il égrène son cœur le long des sentiers. À de continuelles et incessantes adaptations, qu'il préférerait saluer les mêmes voisins du même coup de chapeau, arpenter la même charmille, dormir sous le même érable. Et si la nécessité lui impose des cadres sans cesse changeants et sans cesse renouvelle les lieux où il doit vivre, souvent par contre-coup il se replace dans la maison paternelle où, en un premier acte décisif et essentiel, le drame de son enfance s'est joué. Elle se dresse si bien, cette maison, à la hauteur d'un symbole, qu'oublieux des forces antisociales, des drames hideux du destin et de la malignité des hommes qui ont pu la secouer dans ses fondements, nous la voulons plus solide, plus durable que toute institution humaine. Comment en serait-il autrement : là pour la première fois notre jeune être a vu sourire l'été, le soleil et l'amour ; là, il a reçu si fortement l'empreinte des choses qu'elle ne s'effacera plus qu'avec la vie ; là une famille a vécu avant son essaimage et avant la transplantation de l'individu dans une terre étrangère. Que d'hommes, ployant sous l'incompréhension de leur entourage,

enferment leur pensée entre les murs vigilants, amoureux et permanents de la demeure primitive !

Le civilisé est casanier : qu'ait-il besoin d'un paysage nouveau, puisqu'il a fait fonds sur lui-même ? Mais que la matière écrase en lui la vie morale : hors de sa patrie spirituelle, ce même homme gravitera vers le seul univers qui lui reste, le monde physique, et inconsciemment retournera à la vie nomade du primitif. Ainsi, bagage au dos, femme et enfants à ses côtés, il se condamnera à voir tomber de partout le soleil, à fouler sans cesse une nouvelle poussière. Et la terre qui n'a pas conservé une seule de ses traces, le happera, tête en avant vers un prochain horizon.

Partir, c'est aussi mourir à une vie antérieure toute chargée de souvenirs, d'évocations, d'atmosphère et de parfums et en quelque sorte pétrie de notre propre substance, pour naître à une vie nouvelle qui, librement élue ou non, finit néanmoins par nous en imposer brutalement. Mort un peu de nous-mêmes, mort aussi des nôtres, si bien qu'absents, selon l'expression de Sénèque, nous portons « le deuil des vivants » (*lugere vivos*). Est-ce que la séparation magnifiera ou anéantira telle ou telle de nos amitiés ? De combien de présences tapageuses, et dès l'abord

indispensables, nous apprenons à nous passer, tandis que l'éloignement de tel être discret et muet nous saisit le cœur jusqu'à l'étranglement.

Par quelles attaches exactement, au delà des mers, le voyageur peut-il se lier à ses chers absents? Si la vie ne lui a pas encore appris à vivre, si chez lui l'amour ne s'élève jusqu'à un certain héroïsme, il lui semblera qu'aimant des êtres de chair et d'os et n'atteignant au cœur que par les yeux, les mains, l'odorat, il ne pourra s'unir que par la mémoire et l'imagination. Hélas! il s'apercevra bientôt que les deux nuisent et se nuisent. Manque de la présence réelle, la mémoire se débrouille comme elle peut et doit se contenter des matériaux fournis par les sens externes. Boire le philtre du souvenir, c'est, absent, vieillir avec des gens qui, contre notre cœur, auront cessé de vieillir. Ainsi l'absence, semblable à la mort, trempe ses victimes dans une mensongère fontaine de Jouvence. Avec quelle cruauté la présence réelle flanquera-t-elle

devant nos yeux de chair des visages chiffonnés, des corps torturés, fouettés par l'âge. Insensés, nous n'avions compté qu'avec la vie, et nous avons oublié l'œuvre sourde, lente, quotidienne de la mort, qui sait si bien apprêter ses victimes.

Quant à l'imagination, elle travaille sans aucune objectivité, au gré de ses fantaisies. Tel être nous déplaisait-il : absents et prodiges d'un amour peu coûteux, nous lui trouvons presque des agréments.

Alors que reste-t-il au voyageur pour bannir sa solitude : à s'unir par l'âme à ses absents. Il ne se passe pas de son imagination : au contraire, il la dépasse. Et son cœur qui était exilé, se transforme en un cœur élargi, en quelque sorte innombrable. Ainsi le voyage, bien loin de nous diminuer, nous invite à l'union spirituelle, l'union des absents, l'union des vivants et des morts.

Royaumont, France,
novembre, 1952.

OU SONT NOS BOURSIERS ?

par

DOMINIQUE LABERGE

Voici les vacances, tout le monde s'en doute, n'est-ce pas, mais l'aspect de nos rues n'en serait-il pas une preuve que les Montréalais — du moins ceux qui lisent — s'en apercevraient à la lecture des journaux et des revues de l'étranger : l'ère des enquêtes est ouverte. L'enquête est un moyen sûr et périodique pour les journalistes à court d'événements de se procurer de la copie à peu de frais et surtout à peu de frais d'imagination : il fait si beau qu'il vaut mieux laisser les autres se fatiguer, d'autant plus que ces autres ne sont pas fâchés de se rappeler au souvenir du public.

Ces enquêtes sont de tout genre : l'un demande à quel paysage les écrivains voudraient être fiancés, prélude évidemment d'un mariage champêtre sur l'herbe ; un autre, quelle est la plus belle réplique de théâtre ; un troisième, quel est le plus mauvais livre et celui qu'il faudrait brûler ; un quatrième, quand tel auteur a éprouvé pour la première fois l'impression de la gloire : bien des écrivains qui ne l'ont jamais connue sont flattés qu'on ait pensé à eux à

cette occasion et estiment avec raison le journal questionneur un bien gentil confrère.

Le plus grand nombre enfin demande aux actrices, aux acteurs dramatiques ou aux romanciers comment ils passent leurs vacances et ce qu'ils préparent pour l'hiver prochain. C'est ainsi que nous apprenons que Mlle X... monte à cheval, que Mlle Y... fait du yachting, que Mlle Z... ascensionne et que la dernière, la plus sage, ne fait rien du tout et dort sous les arbres.

Mais il est une injustice : on ne demande presque jamais rien aux musiciens, et cependant ils prennent leurs vacances tout comme les autres et ne seraient peut-être pas fâchés qu'on parlât aussi un peu d'eux ou qu'on les fit parler ; ce n'est pas parce qu'ils écrivent généralement sur des portées de cinq lignes qu'ils ne sauraient trousser tout aussi élégamment une lettre que leurs confrères du théâtre ou du roman, et cependant Dieu sait que les sujets d'enquête sont multiples : « Que préférez-vous, la musique dramatique ou la musique symphonique ? Et pourquoi ? » Il y

a, sur la seule rubrique des préférences, une mine inépuisable.

On pourrait agiter également la question des réformes diverses, mais, pour épuiser le sujet, plusieurs périodes de vacances seraient nécessaires. Aux techniciens, on pourrait demander leur avis sur les suites de quintes (de toux, lors du dernier récital Gieseking à Montréal), sur l'utilisation des notes de passage (à l'hôtel), sur la tonalité, l'atonalité, la polytonalité, la moralité et l'amoralité, sur la chanteuse avec laquelle ils voudraient être fiancés, sur l'œuvre musicale qu'il serait souhaitable de voir exécuter le plus souvent, sur l'âge où ils ont commencé à reconnaître leurs notes, etc., etc.

Le sujet importe peu, l'essentiel c'est de montrer qu'il n'y a pas en art que les littérateurs. Il y a les musiciens, *nos musiciens*. Et, parmi ceux-ci, il y a ceux qui demeurent au milieu de nous et ceux qui étudient à l'étranger. C'est sur ces derniers que portera mon enquête ou plutôt une sorte d'inventaire. Mais ce « papier » n'a nullement la prétention d'être complet : il peut arriver, il arrivera sûrement, des oublis.

Nombreux sont nos musiciens, boursiers ou autres, qui vont parfaire leurs études à l'étranger. On n'est plus évidemment à l'époque où l'on pouvait compter sur les cinq doigts de la main

ceux qui avaient le rare avantage de sortir de leur pays. Il faut bien se rendre compte que la jeunesse d'aujourd'hui possède les occasions favorables que n'avaient pas ses aînés. Jadis, ceux qui voulaient, par exemple, devenir chanteurs de carrière, recevaient peu d'encouragement. Les voix étaient tout aussi bonnes qu'aujourd'hui — peut-être meilleures —, mais avait-on les moyens de les cultiver? Quand on s'était donné un professeur averti dans son propre milieu, on ne poussait pas plus loin les études. Il ne pouvait être question à l'époque d'aller en Europe puisqu'on n'accordait pas de bourses. En tout cas, ceux qui y allaient étaient l'exception, et c'était à leurs propres frais.

La situation a bien changé depuis. Le Prix d'Europe a été fondé en 1912. Ce fut, durant plusieurs années, la seule planche de salut des musiciens. Puis vint l'institution des bourses diverses, sans oublier les concours. La radio, pour sa part, en patronise deux : les « Singing Stars of Tomorrow » et les « Futures Étoiles ». Depuis six ans, le Club Social de Montréal organise un concours de chant. La jeunesse, on le voit, est plus favorisée que jadis.

Le nombre de nos musiciens étudiant en Europe augmente sans cesse. Pour en donner le

chiffre exact il faudrait avoir les statistiques sous la main. Ils sont au nombre d'au moins une cinquantaine. J'ai pu en retracer trente-quatre. Nos musiciens vont étudier soit en France, soit en Angleterre ou encore en Italie.

En France

Le soprano Marthe Létourneau, de Montréal, fait actuellement un second stage à Paris. Sa carrière est déjà assez avancée. On la connaît par les Variétés Lyriques, la radio, l'Opera Guild, qui lui confiait, il y a quelques années, le rôle de Gilda dans « Rigoletto ». Elle a chanté plusieurs fois à Paris, accompagnée par le compositeur Louis Beydts et aussi par Francis Poulenc. Elle fit une tournée des Jeunesses Musicales du Canada. Elle participe à tous les concerts donnés à la Maison Canadienne.

Le 25 février dernier, « Le Triptyque » présentait à ses auditeurs Cécile Préfontaine, harpiste et pianiste, dans l'amphithéâtre de l'École Normale de Musique, où cette association présentait son 449ème concert. Cécile Préfontaine est boursière du Gouvernement provincial. Ses professeurs sont, pour le piano, Aline van Barentzen et, pour la harpe, Lily Laskine. La critique de ce concert a été élogieuse. Cécile Préfontaine occupe ses

loisirs à voyager. Elle est allée à Palma, aux Iles Baléares. Elle parle avec émotion de sa visite de la cellule où s'était retiré Chopin. Elle parle aussi de l'Italie avec tendresse. Elle y passa ses vacances de Pâques, en 1952. En août de la même année, elle assista au Festival de Salsbourg. Puis elle est allée à Vienne pour travailler le piano avec un chef d'orchestre, spécialiste de Mozart, Victor Quirin Plasser.

Deux anciennes élèves de l'École Vincent-d'Indy sont à Paris : le soprano Andrée Lescot et Anna-Marie Globenski, pianiste. Andrée Lescot est récemment revenue à Montréal pour remplir un bref engagement à la radio et à la télévision. Elle arriva d'Haïti en 1944 pour s'inscrire aux classes de piano et de chant. Malgré sa préférence marquée pour le chant, elle a fait ses études de piano jusqu'en 3ème année de baccalauréat. Puis, en 1949, obtint le 2ème Prix du Club Social de Montréal et, l'année suivante, elle se classe deuxième au concours des « Singing Stars of Tomorrow ».

Au mois d'août 1951, elle va rejoindre ses parents émigrés depuis peu à Paris. En septembre, elle s'inscrit au Conservatoire de Versailles, à la classe de chant de Madame Blanc-Adra, d'où elle sort avec le grand prix d'honneur. Autre prix de la même catégorie

de l'Union des Femmes-Artistes-Musiciennes. Elle participe à une soirée musicale organisée à Lyon par André Beauger. Elle se voit attribuer le Prix Delaunoy en 1951. Elle travaille actuellement la mise en scène avec Victor Pujol, professeur au Conservatoire de Paris. Ces cours lui sont d'un grand intérêt, même si sa carrière ne la dirige pas principalement vers l'opéra.

Anna-Marie Globenski, Prix d'Europe 1951, fut admise au Conservatoire de Paris à l'unanimité par le jury d'examen. En juin 1952, elle y gagnait un premier prix avec la plus haute mention. Elle étudie avec le Maître Marcel Ciampi. Au début de 1953, notre jeune pianiste, qui avait participé à plusieurs manifestations artistiques à Paris, se dirigeait vers Vienne pour étudier le piano à l'Académie de Musique avec le Maître Seidelhofer. Elle approfondit particulièrement l'œuvre de Mozart. Elle écrivait, en avril dernier, qu'elle avait assisté au Palais Lobkowitz (aujourd'hui l'Institut français) à un récital de Sonates de Beethoven pour violoncelle, qui l'a fort impressionné.

Il est, je crois bien, inutile de présenter la famille Martin aux lecteurs. Madeleine et Raymond remportaient en juin 1952 toutes deux un *Premier Prix* au Conservatoire de Paris, l'une pour la *Fugue*, l'autre pour le *Contrepoint*.

Famille de musiciens, disions-nous. Le père, Alphonse Martin, décédé, fut durant vingt ans organiste à l'église St. Mary's. La mère est organiste à St-Jean-Vianney de Rosemont. Gilberte, Prix d'Europe 1930, est professeur au Conservatoire de Musique du Québec. Marcelle, Prix d'Europe 1941, étudia à l'étranger, puis devint organiste à St-Viateur d'Outremont ; elle est l'épouse de Fernand Graton, organiste et chef d'orchestre. D'autres membres de la famille ont étudié la musique : Rolande (Mme P.-Jean Tourangeau) étudia le violon ; Gisèle (Mme Bernard Nepveu) enseigna le chant pendant quelque temps ; enfin, Réjeanne (Mme M. Drolet) était aussi organiste.

Mais revenons à nos étudiantes de Paris : Raymonde, violoncelliste, est boursière du Gouvernement provincial. Titulaire du Prix Archambault 1947, elle est allée rejoindre sa sœur Madeleine, pianiste et organiste, installée à Paris deux ans plus tôt, grâce à une bourse du Gouvernement français. Les deux sœurs habitent un coquet hôtel de Vincennes, face au Château, parallèle au Bois. Elles ont chacune un grand studio. « C'est merveilleux, disent-elles, on peut travailler tant qu'on veut. Certains jours nous étudions dix et douze heures d'affilée ; à la veille des examens, par exemple. Personne

ne dit mot puisque nous avons notre hôtel à nous ! » À Montréal, Raymonde étudia avec Jean Beland et Roland Leduc. À Paris, elle s'adresse à Paul Tortellier. Comme ce dernier est souvent en tournée de concerts à l'étranger, elle adopta définitivement Paul Bazelaire. Madame Plé-Clausade lui enseigne le contrepoint, et Olivier Messiaen, l'analyse musicale. Elle étudie aussi au Conservatoire américain de Fontainebleau. Quant à Madeleine, pianiste, elle remporta, dans la classe de Roland Manuel, la Médaille de culture générale esthétique, devant le grand jury du Conservatoire, que présidait le Directeur Claude Delvincourt. Madeleine étudie aussi le piano à l'École Normale de Musique avec Madame Bascouret de Guérardi.

Un autre étudiant qui connaît des succès, grâce à son travail acharné, est le pianiste-compositeur Clermont Pépin, qui remporta, on s'en souvient, le Premier Grand Prix du concours organisé à l'occasion du centenaire de Laval, avec son poème symphonique « Guernica ». Il est Prix d'Europe 1949. Comme compositeur, il subit l'influence de ses Maîtres préférés, Rachmaninoff, Prokofieff et Honegger. Il a beaucoup à dire, et sait s'exprimer. Pour peu qu'il en vienne à se donner un style personnel, il deviendra un créateur recherché.

En tout cas, le R. P. Émile Martin, de l'Oratoire, lui reconnaît un talent incontestable.

Un autre Prix d'Europe, actuellement à Paris, est Joseph Dufresne, pianiste de Trois-Rivières, qui remportait son prix en 1950. Elle donnait à Paris, au début de mai, un récital à la galerie Roy-Valmar, en présence de Mme Vanier et de M. Yves Nat, l'éminent pédagogue français. Étudient également à Paris : le violoniste Jean-Louis Rousseau ; la pianiste Louise Maheux ; Marguerite Paquet, chanteuse de Québec ; André Mignault, violoncelliste ; Terry Gabora, violoniste ; Gilles Manny, pianiste de Montréal, ex-élève d'Yvonne Hubert au Conservatoire. Ces divers musiciens donnaient récemment un concert à la Maison Canadienne. Il y a quelques mois, la jeune pianiste Jeanne Lachance épousait en l'église Notre-Dame d'Auteuil, M. Vincent Munro. Jeanne Lachance, Prix d'Europe 1952, suit les cours de Madame Yvonne de la Bruchollierie, supervisés par Yves Nat.

Quels sont les autres musiciens canadiens à Paris ? Nommons Alfred Masella, qui appartient lui aussi à une famille de musiciens. C'est coup sur coup qu'il s'est présenté au public de Paris dans deux auditions récentes : celle de la classe du renommé Gaston Poulet et celle des élèves d'André

Asselin (pas notre pianiste canadien, mais le violoniste de Paris). Depuis octobre dernier, Alfred Masella fait partie de l'Orchestre des Cadets du Conservatoire. Au cours de l'été, il quittera le coin des Canadiens de Neuilly. Après avoir visité l'Angleterre, il s'embarquera sur le « Scythia » le 30 juillet pour le Canada.

Enfin, à cette liste déjà longue, on peut ajouter les noms de Thérèse Laporte, chanteuse de Montréal ; Georges Paquin, chanteur de St-Boniface étudiant avec Ninon Vallin ; Victor Bouchard, pianiste-compositeur ; Marcel Baillargeon, flûtiste, et Julienne Vallée, chanteuse de Québec.

En Angleterre

Là aussi on trouve une colonie de musiciens canadiens. Londres, on ne peut en douter, est un centre très actif, qui offre à nos étudiants certains avantages qu'en ne rencontre peut-être pas ailleurs — du moins au point de vue des conditions de travail. Les distractions, en tout cas, sont moins nombreuses qu'à Paris. De plus, le climat, le plus souvent inclément, incite l'étudiant à s'enfermer chez lui ; les heures qu'il ne passe pas au dehors, il les consacre aux études. Londres n'a point aussi de Maison Canadienne pour le groupe-

ment de nos musiciens ; dispersés ici et là, ils se rencontrent plutôt rarement. L'étudiant-musicien a le sentiment très net de ne devoir son plaisir que dans un travail assidu.

C'est un peu cela que m'exprimait récemment Bernard Pinsonneault, jeune pianiste de Montréal. Il compte déjà trois années d'études à Londres. Il commença l'étude du piano avec Mlle Lucille Quévillon. L'orgue l'attirant, il prit des leçons du regretté Raoul Pâquet. Il exerça même les fonctions d'organiste de son collègue. Il devint par la suite élève, pour le piano, de feu le professeur Alfred Laliberté, qui devenait paralysé quelque six mois après ; celui-ci ne put mieux faire, dans les circonstances, que de le recommander à son ami Nicolas Medtner, pianiste-compositeur russe, une figure mondiale comptant des admirateurs dans tous les pays, même dans l'Inde où le riche maharadjah de Mysore le pria respectueusement d'enregistrer sur disques, à ses frais, tout son œuvre. Nicolas Medtner était établi à Londres. À Montréal, Bernard Pinsonneault étudia l'harmonie avec Hector Gratton.

C'est en septembre 1950 que notre jeune étudiant s'embarquait pour l'Angleterre, grâce à la sollicitude de ses parents. Il se mit résolument au travail avec

le Maître Medtner dont la santé était encore exceptionnellement robuste pour son âge. Ce fut une très dure année de travail. Revenu à Montréal en juin 1951, Bernard Pinsonneault retournait à Londres à l'automne, muni cette fois d'une bourse de notre ministère provincial de la Jeunesse. Il retrouva Medtner un peu vieilli. C'est que le Maître commençait à ressentir les effets de l'effort formidable déployé dans l'enregistrement d'une partie notable de son œuvre — en tout plus de 230 pièces. Il faut aussi tenir compte des autres causes : l'exil forcé à travers le monde depuis l'établissement du régime bolchevique dans sa patrie, les angoisses de la vie des abris souterrains durant les bombardements incessants de Londres, le rationnement prolongé des aliments essentiels, surtout l'incompréhension, par un trop grand nombre, de son message artistique. Il n'en continua pas moins à dispenser son enseignement efficace à son unique élève canadien. Mais le pire devait arriver brusquement.

A la fin d'octobre 1951, en effet, Medtner eut une forte crise d'angine. Deux faits avaient contribué à la déclencher : le dimanche précédent, il s'était rendu à son église russe orthodoxe où les offices sont très longs ; il en était revenu très fatigué. Pour ajouter à cette lassitude, il eut

dans l'après-midi du même jour la visite des pianistes Moïsevitsh et Horowitz. La vue de ce dernier, qu'il n'avait pas rencontré depuis une trentaine d'années, alors qu'il diffusait le message artistique du Maître en Russie, fut une joie trop forte pour son pauvre cœur malade, d'autant plus qu'Horowitz se montrait emballé par l'enregistrement du 3e Concerto. D'autres crises vinrent, et, le 13 novembre, il expirait, entouré d'Anna Medtner et de Bernard Pinsonneault, qu'il appelait « son fils ».

On imagine le désarroi de l'élève. Heureusement que, quelques jours avant sa mort, Medtner avait demandé à son ami et admirateur, le professeur Julius Isserlis, de continuer son enseignement auprès de l'élève canadien. Madame Medtner invita Bernard Pinsonneault à habiter chez elle. Ce dernier m'écrivait à l'époque : « Je travaille sur le magnifique piano du Maître, dans cette maison unique et merveilleuse. » Anna Medtner, une musicienne complète — elle fut, avant son mariage, violoniste de carrière et chanteuse —, avait si étroitement contribué à l'œuvre créatrice de son mari, que c'est une chance pour Bernard Pinsonneault de recevoir ses conseils.

Medtner mort, sa femme continue à le faire honorer : elle organise des concerts, voit à l'édi-

tion définitive de son œuvre, classe la correspondance et les notes laissées, etc. Récemment, la Bibliothèque du Congrès, à Washington, lui faisait demander tous les manuscrits du Maître et nombre d'autres pièces. Elle s'occupe également d'un livre-hommage à Medtner, à la demande du maharadjah de Mysore. Ce volume de 230 pages devrait paraître bientôt ; l'édition en a été retardée par la mort récente du Capitaine J.-T. Binstead, représentant personnel du Maharadjah à Londres. Madame Medtner sollicite la collaboration de plusieurs admirateurs du Maître, notamment Marcel Dupré, Alfred J. Swan, Leonid Sabanyev et l'humble soussigné.

Bernard Pinsonneault, dans l'une de ses dernières lettres, a de bonnes nouvelles : il sera soliste dans le *Quintette* au grand concert-Medtner du 18 novembre prochain. Le *Quintette* de Medtner, l'œuvre de sa vie, puisqu'il lui consacra quarante-quatre années, est l'opus 60, le dernier. Il est pour Quatuor à cordes et piano. Il sera exécuté par le New London Quartet. Les répétitions sont commencées. Ces notes sur Bernard Pinsonneault sont peut-être un peu longues, mais j'ai cru que la vie du jeune élève-musicien à Londres présentait une expérience unique.

D'autres musiciens canadiens étudient en Angleterre. Notre

brillante compatriote Simone Flibotte, soprano, fait actuellement une tournée de concerts en Grande-Bretagne, où elle a déjà chanté avec la troupe d'opéra de Vienne la « Chauve-Souris » de Johann Strauss et « Le Pays du Sourire » de Franz Lehar. Elle fut, comme on le sait sans doute, la gagnante du premier concours « Singing Stars of Tomorrow ». Elle vient de participer avec d'autres Canadiens aux cérémonies du Couronnement de la Reine Elizabeth II, musique que dirigeait le Dr William McKie. Elle faisait partie du chœur de 400 voix. Claire Duchesneau, soprano, était également du nombre.

Cette dernière est une ancienne élève de l'École Vincent-d'Indy. Avant son départ pour Londres, elle se classa deuxième au concours de chant « Nos Futures Étoiles » ; elle fut aussi lauréate du concours organisé par le Ladies' Morning Musical Club, gagnant la bourse « Cécile-Léger ». Elle poursuit à Londres ses études vocales avec Roy Henderson, professeur autrefois de Kathleen Ferrier. Elle a eu l'avantage d'auditionner pour Sir Thomas Beecham en juin dernier, et fut soliste du « Messie » de Haendel.

On compte aussi d'autres élèves-musiciens à Londres, notamment Michèle Bonhomme, soprano, ancienne élève pour le

piano et le chant de Sœur Marcelle-Renée, des SS. de Ste-Croix. Elle fit aussi un stage à l'École Supérieure de Musique d'Outremont où elle étudia le piano. Finalement, Madame Pauline Donalda lui enseigna le chant pendant deux ans. Elle obtint plusieurs prix : en 1946, la bourse Sarah-Fischer, puis celle du Ladies' Morning Musical Club. En 1950, le Club Social de Montréal lui décerna une bourse ; le Gouvernement provincial fit de même. Elle se rendit alors à New-York pour étudier avec le célèbre professeur Paul Althouse.

Michèle Bonhomme étudie actuellement avec la chanteuse allemande Elena Gerhart, et travaille surtout le répertoire du lied : Schubert, Schumann, Brahms, Hugo Wolf, Medtner, etc. Elle profite aussi des conseils de Madame Medtner quant à l'interprétation des mélodies de son mari. Elle habite chez les Thompson, amis de Madame Medtner. Il est question qu'elle participe avec Bernard Pinsonneault à un Concert-Medtner à la Royal Academy, sous le patronage du distingué chef d'orchestre Collingwood, de la B.B.C. de Londres.

Étudie aussi à Londres, depuis 1948, le violoniste Arthur Davison, ex-élève de Camille Couture, professeur au Conservatoire de Musique. Il s'intéresse aux œu-

vres de John Ireland. Il a étudié à la Royal Academy of Music grâce à une bourse de l'Association des Écoles de Musique Royales. Ses maîtres ? Paul Beard, Sammons et Frederick Grinke. Il s'intéresse aussi à la musique de chambre, ayant déjà joué avec le Quatuor Galliard. Il a remporté à Londres une foule de prix. Il a épousé, il y a quelques années, le pianiste Barbara Hildred.

Une autre élève de l'École Vincent-d'Indy, Huguette Séguin, accompagnatrice de sa compagne de promotion, Claire Duchesneau, poursuit ses études en Angleterre. Le professeur Isserlis lui enseigna le piano durant une année. Elle se spécialise actuellement dans l'accompagnement du chant avec Gerald Moore. Elle veut aussi s'intéresser à la musique de chambre, et étudie le répertoire avec le professeur John Wells.

Enfin, à Londres également, on rencontre Margaret Mercier, fille de M. et de Mme Robert Mercier, de Ville Mont-Royal. Elle s'intéresse à la musique, et prend même quelques leçons, mais ce n'est pas en cela qu'elle se spécialise : elle est la seule Montréalaise à suivre les cours de l'école de ballet Sadler's Wells. Elle a étudié au couvent des RR. SS. des SS. NN. de Jésus et de Marie, à Outremont, avant de se rendre en Angleterre.

En Italie

De tout temps, c'est-à-dire depuis l'époque de l'institution des bourses, quelques-uns de nos musiciens sont allés étudier en Italie, particulièrement à Milan. Anna Malenfant fut l'une des premières étudiantes canadiennes en Italie. La dernière à partir pour ce pays est notre Constance Lambert ; elle nous a quittés pour Milan, le 24 mai dernier, en même temps que Gaston Gagnon, basse de Verdun. Ce dernier entend étudier deux ans avec le chef d'orchestre Narducci. Il se retirera à Milan chez un autre chanteur montréalais, M. Robert Savoie, baryton, qui vient d'être engagé pour le rôle de Scarpia dans « La Tosca », au Théâtre Nouveau de Milan — l'équivalent du New York City Center. Étudient aussi en Italie André

Turp, Joseph Rouleau et le ténor Jean-Paul Jeannotte.

Bref, dans l'ensemble, voilà un nombre imposant de musiciens canadiens aux études à l'étranger. Qu'en ferons-nous au retour? C'est un immense point d'interrogation. A part la radio, la vie musicale canadienne n'a rien ou presque rien à offrir aux jeunes artistes prêts à commencer une carrière. Aux chanteurs, il manque une maison nationale de théâtre lyrique. Il faudrait aussi une agence de concerts destinée à promouvoir les jeunes carrières musicales, d'une agence sans but lucratif, il va sans dire. Tout cela pourrait faire le sujet d'un autre article. Et pour revenir par où j'ai commencé, si vous me demandez, quant à moi, ce que je prépare pendant les vacances, je vous répondrai : les vacances prochaines.

MOUVEMENT PERPETUEL

*Il broie les réalités extérieures
 Dans un mécanisme égocentrique,
 Puis il donne à cette pâte tartrique
 Les formes d'un mystère intérieur ;
 Le sens intime qui éclabousse
 Devient extérieur pour tous.*

CLAUDE GARNEAU

G R E D A

(II)

2ème séquence :

Nous nous sommes trouvés devant une grande maison avec un toit en pente qui faisait glisser de la lumière. La véranda de bambou faisait le tour de cette maison. Là comme ailleurs, le silence vert des arbres et des lumières. Je restais seul devant la maison. Gréda parlait aux deux hommes qui venaient de sortir. Je n'ai rien entendu de ce qu'ils se disaient et je suis presque sûr que leurs lèvres ne remuaient pas. Je dois sûrement me tromper car au bout de quelques minutes, ils vinrent tous deux vers moi et me serrèrent la main. Étrange sensation de voir deux individus qui vous regardent avec des yeux que vous connaissez... J'ai vu des yeux. Quand Gréda s'approcha, un grand frisson parcourut mes membres : les deux hommes avaient les yeux de Gréda !

Les gens de ce pays ont-ils les mêmes yeux ?

3ième séquence :

J'étais assis sur le marchepied d'une automobile d'un modèle assez ancien et que l'on voit rarement sur les routes. Même aujourd'hui, après avoir mûrement réfléchi, médité même sur ces incidents, je ne vois aucun rapport entre la séquence de la maison et la véranda de bambou et cette automobile dont j'ai ouvert la porte.

Je n'avais pas remarqué que les vitres étaient dépolies. Du plancher jusqu'au toit, cette automobile était pleine de gallons d'huile d'olive ! Chose encore plus curieuse, cette huile était d'une marque très connue — dont je tais le nom comme tout bon journaliste —, marque que l'on voit partout sur les affiches publicitaires. J'avais sûrement parlé, demandé une question mais l'auto se mit en marche et j'eus à peine le temps de saisir le cadre de la porte afin de me maintenir sur le marche-

ped. Les deux hommes de tout à l'heure conduisaient. Je dis les deux hommes... Je devrais dire les mêmes yeux car, physiquement, ils étaient autres.

J'aime me tenir sur le marche-pied d'une voiture en marche. C'est pour moi une sensation extraordinaire. Le vent essuie la figure, fait claquer la chemise. Il y a coopération avec la mécanique. Entente et appréhension des aspérités de la route. C'est à peu près le seul endroit où je me sens vraiment glorieux.

J'ai cru apercevoir un quai, un bord de plage, des quenouilles mais je n'en suis pas sûr. Le vent brouille les yeux et les images dansent. Dans ce pays où tout est si calme, cette promenade en voiture me convenait tout à fait. Les gallons d'huile devaient être bien empilés car ils ne bougeaient pas. La dernière image de ce voyage : je me suis approché de mes conducteurs pour leur signifier ma joie mais leur figure était crispée. Ils ne semblaient pas aimer le mouvement. Je crois que cette incompatibilité d'humeur est pour beaucoup dans leur disparition. Après les figures crispées : rien.

4ième séquence :

J'étais allongé sur l'arrière d'un grand chaland. Des caisses étaient proprement empilées. De loin, on aurait pu prendre ce chaland pour une maison flottante. Il y avait un tas de roseaux et de quenouilles ; j'étais étendu auprès de Gréda. Gréda regardait le ciel et l'on aurait dit qu'elle buvait l'étrange lumière. J'ai regardé longtemps sa poitrine se soulever puis se baisser. Un mouvement de houle très doux. L'étoffe suivait docile la respiration. Je me mis à être très troublé par le corps de Gréda. Elle était là, si près, à portée de ma main, de mes caresses. Puis ce fut une jalousie. Jaloux du soleil, des lumières pâles qui entraient en elle par ses yeux, par sa poitrine, par son corps tout entier offert aux clartés d'ailleurs dans une apothéose sacrilège et mystique que j'aurais voulu briser. Oui, briser de mon poids, de mes muscles, de mes cris. En moi, un combat étrange avec des bousculades de désirs et de haines.

J'allais probablement me jeter sur elle quand Gréda fit un signe de la main. Ses yeux me fixaient avec un calme et une sûreté telle qu'automatiquement je tournais la tête vers le point qu'elle désignait.

Le mur de caisses se brouilla légèrement comme s'il y avait eu conflit de températures. Devant moi sur les multiples écrans des caisses, des images obscènes superposées à l'infini défilaient. Jamais un tel défoulement ne s'était opéré en moi. J'avais l'impression d'être vidé soudainement de toutes mes inhibitions... La déroute, la fuite éperdue d'une armée de passions inassouvies, de désirs comprimés. Puis, ce fut un lointain bourdonnement et je compris que la trame sonore déclencherait la dernière soupape. Vertiges des sons étouffés, vertiges des plaintes, vertiges des râles, vertiges...

5ième séquence :

Le chaland coulait avec l'eau morte de cette grande et paresseuse rivière. Ma main trainait à l'eau et les herbes vagabondes venaient chatouiller mes doigts. Il y avait un froid sur ma bouche. Mon bras droit était engourdi. J'ouvris les yeux sur un paysage sans fin entre des cils mi-clos. Gréda avait un baiser de statue, un baiser de lecture, un baiser plein d'éternité.

— Tu t'es donné à moi Gréda ?

— Non. Mon geste n'aurait rien donné car tu étais trop plein d'autres gestes... Maintenant tu n'as plus envie de moi et mon baiser n'est rien. Maintenant je sais... Quand les hommes de ton pays n'ont plus de passions, plus de désirs, plus de haines, ils ne peuvent plus aimer. Ils vous faut souffrir et gémir pour être heureux ou alors dominer et faire souffrir et gémir. Mais tu as parlé, je crois que c'est fini.

— Gréda, tu n'es qu'une pierre ! Tu n'es pas une femme... Peut-être es-tu toutes les femmes à la fois, je ne sais pas, mais je sais que j'aurais pu t'aimer, te prendre ! Tu as fait de la magie et tu m'as rendu indifférent mais ton charme ne peut durer...

- Je ne t'ai pas rendu indifférent, je t'ai placé devant toi-même. Quand tu t'es vu débarrassé de tout, tu as été heureux. Mais presque aussitôt, tu as voulu te réhabiliter de passions et de souffrances, tu...
- Gréda, je suis un homme !
- Oui... Tout est à recommencer... Je t'aime. Veux-tu apprendre à aimer dans le calme et la douceur ? Veux-tu te revoir ?
- Non. Je veux t'aimer avec la force de tout moi-même. Pas comme les statues érotiques, pas comme les hommes de ta contrée ! Je veux que tu connaisses l'amour, Gréda ! Je sens que tu ne m'as pas complètement dépouillé de ma force, je sens que je renais. Je n'aime pas la pureté dont tu parles, je n'aime pas tes yeux calmes et sans reflets... Je veux voir briller dans tes yeux l'éclat de la vie, la vie qui se donne, qui reçoit, qui souffre, qui aime !
- Tu n'as pas compris...

Je me souviens d'avoir vu Gréda se laisser glisser dans l'eau et disparaître sans un bruit.

SERGE DEYGLUN

(*A suivre*)

TO REMEMBER

Un toit sonore strié de bleu
 Les yeux ouverts, les mains battantes
 Les pieds lancés par devant soi
 Le dos subtilement bercé
 Les murs en aiguilles flottantes :
 Le corps porté par l'eau
 Les yeux pendus au ciel.
 Et nos lèvres qui n'ont fait que du mal.
 Et nos pensées que le sable a couverts.
 Et ce milieu de monde où nous serons toujours.

A. M.

LA FOIRE

(*extrait d'une lettre à Andrée Maillet*)

Je suis allée à la foire hier. Je suis entrée dans la tente des fauves. Y avait dans un coin de la cage une espèce de pauvre vieux lion galeux qui roupillait la tête couchée dans les pattes. Le dompteur, une sorte d'horrible ganache est entré en claquant du fouet. Le lion apeuré se peletonnait dans un coin et le dompteur en chemise de satin mauve, claquait, écumait, bavait ; il avait des bonds de panthère, des yeux injectés de sang. Le lion faisait *meuh — meuh —* comme une vache ; il se tassait contre la grille. Tout ça dans un vacarme épouvantable de pétards, de criards, de confettis, de klaxons, de hurlements : « Venez tenter votre chance ! Venez tâter votre poids ! Ici la plus grosse femme du monde ! — La femme aux poumons d'acier ! — Entrez — entrez voir la danse du ventre ! L'homme au... ! »

Une odeur de fumier chaud, de sueur, de parfum à la vanille, de neige rose, de popcorn, de relish, de hotdog, de hamburger, de café, d'oignon. Le sol couvert de papiers sales, de bouchons de bouteille ; les roues, les avions de plastique, les autos de caoutchouc, et toujours le pauvre lion à moitié fou de peur, chassant d'une patte molle le fouet qui faisait gicler le sang. Le dompteur prenait des airs de matamore, levant les bras comme un gladiateur.

Soudain il a arraché une draperie et un vilain singe, hirsute et sautillant, a fait son entrée triomphale. Quelques tours inévitables ; le bicycle, la culbute et le clou, à cheval sur le lion. Avec des gestes obscènes, il a fait deux fois le tour de la cage. Le dompteur souriait d'aise et les badauds trépignaient de plaisir.

Il s'était établi un courant sympathique entre le dompteur, le singe velu, les badauds, les peanuts, les hot dogs, les avions en vrille, la roue, les cokes, la danse du ventre, les hamburgers et tout et tout. Le lion tournait inlassablement. Il n'avait pas l'air de comprendre.

LYSE NANTAIS

L'HOMME ATTEINT D'INTELLIGENCE

Il fut atteint d'intelligence.

Le docteur espérait ; il en avait réchappé un nombre assez considérable. Il l'isola afin de parer à la contagion car il avait une femme et trois enfants en bas âge susceptibles de souffrir à cause d'une lourde hérédité et si l'ainé présentait les traits d'une robuste nullité, la seconde avait déjà manifesté quelques symptômes de logique ; grâce à de bons soins et à un climat favorable elle s'en était tirée.

Un certain temps il sembla se porter mieux, en octobre il avait même été insignifiant ; on avait espéré. On avait pu sauver un homme dans le même cas que lui par des drogues d'influence mais le malheureux était réfractaire et les rejetait presque aussitôt et un soir il eut une attaque violente, on lui fit une injection de paroles, on lui prescrivit une alimentation surabondante afin d'alourdir son esprit. On lui suggéra des cachets de discussions mais le mal le mina peu à peu. Il avait tenté de le cacher à ses proches de crainte qu'ils n'en soient attristés, mais ils l'avaient soupçonné à ses yeux brillants, à son éloquence, seulement comme c'était un garçon robuste, ils crurent qu'il pourrait prendre le dessus. Cependant la lucidité faisait son œuvre, il était des heures entières à raisonner avec justesse, on vit que cela était la fièvre. Il souffrait d'esprit chronique compliqué d'une légère poésie constitutionnelle. À la fin d'une triste secousse de bon sens lorsqu'il s'apaisait un peu, sa femme à son chevet revoyait leur existence. À Z ils s'étaient connus encore enfants, quand il passait dans la rue on disait : « C'est le petit H, il est très pâle... son père est mort intelligent ! » À l'école il avait bien un air singulier et faisait parfois des réflexions justes mais on n'y prêtait pas attention car il travaillait avec autant de médiocrité que les autres et quand il prononçait quelques mots sensés, on mettait cela sur le compte de la jeunesse. La famille en parlait : « Le petit H chez X serait-il intelligent ?... Il n'a jamais eu de santé ». Il y avait au village

une vieille femme charitable et elle s'était prise d'affection pour lui et elle assurait à qui en parlait : « Il n'est pas aussi intelligent que cela ! » Il demandait à la vieille : « Suis-je intelligent ? » et elle répondait : « Mais non ! mais non ! et elle le consolait en ajoutant : « Ne pleure pas, tu es moins intelligent qu'ils le croient » et elle criait aux gens : « Intelligents vous-mêmes ! » Cependant les gens disaient de la vieille, qu'on n'avait jamais été bien médiocre dans sa famille et que la vieille soit à cause de son âge avancé, soit au contact de l'enfant, devenait un peu intelligente. Les années passèrent, ce fut un garçon sans nulle prétention, il se rappelait toujours son origine intelligente et ne cherchait pas à le cacher. Il se promenait sans honte avec des camarades qui passaient pour avoir de la finesse et faisait taire les coucoucs en assurant que cela était exagéré et qu'ils n'étaient pas aussi spirituels qu'on le disait, que dans leurs bons moments ils parlaient avec beaucoup de niaiserie, ce qui lui valut l'estime et l'admiration des gens bien. Il n'était pas envieux de la bêtise des gens et il en faisait les plus grands éloges. Il n'avait pas son égal pour improviser un discours insipide. Un tel manque d'esprit éblouit les filles et les moins favorisées en prirent ombrage. Il se mit alors à fréquenter assidûment la jeune V, ils avaient de longues conversations sur la vie éphémère, sur l'intelligence du monde et sur l'anéantissement des plus hautes médiocrités. Ils s'épousèrent, formèrent des projets ; il poursuivit ses recherches sur l'origine des arts tendancieux. Comme il était large d'idée il toléra qu'on les pratique sous la réserve que cela ne soit pas sérieux et de quelque infortuné il disait : « Ce n'est pas un idiot, mais il est brave ». En parlant d'un homme qui dans une heure de lucidité pensait fort justement il l'excusait : « Qui n'a pas eu un moment d'intelligence dans sa vie ! » — C'est tout cela que l'épouse accablée repassait en sa mémoire ; quant à lui, parfois une lueur de bêtise luisait dans son œil, il souriait doucement mais retombait aussitôt intelligent sur l'oreiller.

JANINE LAJOIE

19 avril 1953.

UN DÎNER CHEZ MADEMOISELLE X

Il regardait le haut de la rue. Elle ouvrit la porte et attendit. Il sus-
sura. Elle claqua des dents. Il finit par entrer. Elle n'osa refermer la
porte tout de suite. Il se découvrit. Elle ne portait jamais de chapeau.
Il lui tendit le sien en lui effleurant les doigts. Elle le laissa tomber. Le
chat sauta dessus. La clé tourna dans la serrure. La vaisselle éclata dans
la cuisine. Il prononça des paroles sans importance. Elle ne les écouta
guère, toute à ses réflexions. Il parut surpris. Elle baissa les yeux. Enfin,
les autres les aperçurent dans le corridor et se jetèrent sur eux à bras
ouverts et raccourcis. On oublia tout. Quand vint l'heure tout le monde
se mit à table *et ce fut le plus remarquable dîner de fantômes qu'une
maison hantée ait jamais abrité.*

Les autres parlaient de mille choses sans s'écouter, sans se plaire
et sans même vouloir se persuader qu'ils s'amusaient comme on dit,
ferme. Lui faisait des blagues. Elle riait beaucoup. Le chat sauta dans
la salade où s'était égarée une limace et l'on se quitta, vers une heure
du matin, bien content de s'être vu.

ANDRÉE MAILLET

LE CHRIST-GALÉRIEN

A M. Jean-Paul Pinsonneault.

*Ma vue plonge dans le prisme du Verbe livide
et la peur me déchire dans la chair des rochers...*

*O débâcle de mes yeux ! ô panique du soleil !
dans le torrent de cyclones tout pétris de Sa voix.
O ma vie momifiée dans l'alcôve de ma fange !
Où me retrouver ? où mendier mon visage
mon sein encore brûlant du sang de l'Éternité ?
Et ces abîmes qui me venient terrifiés !
Et ce temps qui se précipite dans les plaies du Pauvre !
Où me réfugier ? où consumer mes mains-vampires ?*

*O corps de mon Christ ! corps de toute chair,
ciel d'argile crucifié à l'Arbre de la faule
où s'enlisent les mondes ruisselants d'invisible ;
ô Dieu-galérien lié aux pas de ma vie :
ce creuset de mon âme prostrée dans le temps, si près...
de Ton gouffre de lumière : ma seule nuit dévorante ;
ô visage de mon Christ ! visage de l'homme,
silence lacéré par les dents des vents rouges,
ô lac de nudité où se mire le commencement !
je cherche mon sang crispé sur Ta chair
je cherche ma présence dans la fosse de Ta mort.*

FERNAND OUELLETTE

REVUE DES LIVRES

LES SECRÉTAIRES DE
LOUIS RIEL — Donatien Fré-
mont de la *Société Royale* —
Chantecler — Montréal — 1953.

C'est toute l'histoire des mé-
tis de l'Ouest. Les métis pion-
niers de l'Ouest rendirent pos-
sible le développement de ces
provinces, lequel s'opéra tout
d'abord à leur dépens. A Louis
Riel, leur chef, nous devons
d'avoir gardé le Manitoba et les
autres territoires du Nord-Ouest
que briguaient alors les Etats-
Unis. Mais le sait-on? On sait
surtout que Riel fut pendu après
la seconde insurrection des Mé-
tis, et que cette affaire remua
bien du monde et fit éclater
une sorte de guerre froide entre
les Anglais et les Français du
Canada. A travers les témoins,
les compagnons de Riel, leurs
écrits, les documents les mieux
fouillés et les mieux interprétés,
Donatien Frémont nous donne
une remarquable étude de cette
époque, son climat, ses exigences
et nous montre autant qu'il se
peut le fond du problème. Pour
beaucoup, le problème se résume
à ceci : pourquoi Riel est-il
considéré comme un héros, et
pourquoi fut-il pendu? On a ici
un exposé d'une clarté, d'une

précision rares. Il ne m'est pas
donné souvent à lire une étude
historique dont certaines parties
absorbent autant l'attention
qu'un roman policier.

Et quels hommes étaient les
secrétaires de Louis Riel? De
Louis Schmidt, Henry Jackson,
Philippe Garnot, tous trois bien
différents, le plus pittoresque fut
assurément le fidèle Jackson, le
plus sensible et le plus intéres-
sant par sa carrière et par les
Mémoires qu'il a laissés, Louis
Schmidt. Quant à Garnot, pol-
tron ou opportuniste, ou bien
les deux, il ne jouera qu'un petit
rôle épisodique qui n'a pas laissé
grand souvenir.

Les secrétaires de Louis Riel
est un livre passionnant.

A. M.

—
LA MAGIE DES RUINES —
roman — Lyse Longpré — Chan-
tecler — Montréal — 1953.

Ciel! Qui a bien pu conseiller
madame Lyse Longpré d'écrire
d'une manière aussi prétentieu-
se? — « Lorsque, de ses yeux
bigles, il aperçut l'ombre de son

patron, il fit semblant de passer une allée ». Plus loin, après mille autres tournures également compassées : « Pierre Labrosse constatait-il, en secret, à ses membres atteints d'arthrite, au rythme de son cœur si souvent éteint par la main de fer d'une angine aigue, qu'il enfonçait, avec tous ses projets, le premier clou de sa tombe? »

Au fond, si le contexte était drôle ou cocasse, ce genre de phrase serait épatant. Mais il ne s'agit pas de rire, car l'histoire est triste et persiste dans cette voie jusqu'à la fin. Au début, j'ai remarqué que les deux protagonistes, Pierre et Philippe, s'assoient chacun leur tour dans un *voltaire*. Dites donc *fauteuil*, Madame, s'il vous plaît ! S'assoit-on sur une Henri II, dans un Louis X ? écrit-on sur un empire ?

Au milieu du livre rencontré un personnage « qui appartenait à ce monde de pauvres types qui provoquent, au premier regard, l'étonnement et la compassion. De taille petite, cagneux, ce garçon quelque peu loufoque et veule, aurait porté à rire s'il n'avait soulevé, par tout son être, une profonde pitié. Son crâne périforme, ses cheveux ras, sa lippe pendante qui découvrait des dents cariées et recouvertes de tartre, ses ongles rongés jusqu'à la racine, tout en lui créait, chez qui le rencontrait pour la

première fois, une répulsion dont il était difficile de se défendre. » Mon Dieu ! *Not a redeeming feature* — comme disent les Anglais. Pourquoi n'avoir pas aussi exagéré l'intrigue. On se serait bien amusé. Ai-je l'air de moquer ? Toutefois, rien de ce qui se publie en fait d'œuvres littéraires canadiennes ne doit nous laisser indifférent. Les écrivains qui n'appartiennent à aucune chapelle ont un avantage que les autres, les faux privilégiés, n'ont pas — on peut les critiquer ; ils peuvent progresser, s'ils ont le talent et l'agressivité qu'il faut pour réussir vraiment dans n'importe quoi. Il ne s'agit pas de démolir l'œuvre de Lyse Longpré. Ecrire un roman, c'est rudement plus malin qu'on ne pense et l'auteur de celui-ci ne manque pas de facilité. Il lui faudra développer son imagination et son discernement afin que ces deux qualités, indispensables à un créateur littéraire, soient au moins aussi poussées que le goût furieux qu'elle a d'écrire.

A. M.

—
SERGE FROMENTIN — roman — André Brugel — Chancteler — Montréal — 1953.

Serge Fromentin est un Français, professeur de chant, installé

à Montréal. Il est incroyant. Parmi ses élèves est un jeune prêtre qui finira par le convertir, avec l'aide d'une bonne sœur et de certains événements tragiques. Ce prêtre, l'abbé Salva, a, semble-t-il, le complexe du *sorcier*. Il dit : « Vous, les laïques, vous croyez avoir pénétré une âme de prêtre parce que vous en connaissez un — ou même plusieurs (...) L'essence de sa personne vous échappera toujours. (...) Les prêtres les plus simplement prêtres sont encore trop compliqués pour nous (les romanciers). La plupart des écrivains qui ont tenté de les décrire ont échoué dans leur tâche. » Et cœtera. Mais le portrait de l'abbé Salva ne nous fera pas oublier les prêtres de Bernanos.

Au premier chapitre, celui auquel s'adressait l'abbé dit ceci : « J'écris ce livre pour rendre témoignage. Puisse ce message conserver le pathétique qu'il a eu dans la vie réelle. Sa portée est incommensurable. » C'est peut-être à cause de cela que je n'ai pu la saisir.

A. M.

LES PAS SUR LA TERRE —
Wilfrid Lemoine — Chantecler
— Montréal — 1953.

Un titre insignifiant, une pré-

sentation grise ; on n'a pas du tout envie d'ouvrir ce livre. Traversons la grisaille : voici un poète avec ses rythmes renouvelés, son verbe réinventé, sa musique propre.

Pour l'*Incantation de la mort*, il faudrait une récitante à la voix grave, accompagnée d'instruments à percussion.

Le diable perdu, *La Pierre de Lune*, le poème qui commence par *Il a brisé le carreau* et celui qui commence par *J'ai ramassé le vent avec une aile d'ange* ont un mouvement et une couleur qui enchantent. Ce que doit faire un vrai poème : chanter, enchanteur. Ceux-là de Wilfrid Lemoine, on a envie de les lire à haute voix en frappant dans ses mains.

Oui, c'est encore bien jeune, bien névrose-d'adolescence, bien arbrisseau-qui-bourgeonne. Les vrais poètes ne guérissent jamais de leur jeunesse ; ils apprennent à l'utiliser. Wilfrid Lemoine fera de même ; en attendant il souffre de ce que les Anglais, encore, appellent un « embarras de richesse ». En tout cas, il possède, je crois, un tempérament de poète des plus authentiques ; il en fera ce qu'il pourra, étant donné les circonstances climatériques dans lesquelles trépigne, pour ne pas geler, notre littérature.

A. M.

—
M'EN ALLANT PROMENER
 — Françoise Gaudet-Smet —
 Beauchemin — Montréal.

S'en allant promener en Suède, l'auteur, déjà solidement documentée, a tout vu, tout entendu, avec cette avidité de connaître et ce désir d'admirer, de trouver le meilleur dans chaque chose, à quoi on reconnaît les gens qui aiment la vie. Françoise Gaudet-Smet a publié un reportage extrêmement vivant, coloré, où

elle nous décrit ici les expositions artisanales, là une fête folklorique, ailleurs un menu et autre part les lois sociales concernant la famille, l'éducation, le bien-être ; vraiment un bon reportage. Les réminiscences « à la canayenne » et les à-côté liturgiques dont Mme Gaudet-Smet a cru devoir le couper de temps à autre, ne me gênent pas trop. On passe par dessus et on revient à la Suède. Les photos d'Aristides Desparois sont magnifiques.

A. M.



ROY ROYAL

Professeur de chant
 et de
 déclamation lyrique

1652 ouest, rue Dorchester

Fl. - 2674

NOTES

La peinture sacrée d'Osias Leduc est célèbre. A 89 ans, notre grand artiste publie pour la première fois ses poèmes. Nous sommes honorés de les présenter aux lecteurs de la revue.

* * *

Charles E. Harpe, dont la grande amie Jeanne Grisé-Allard a fait dans le présent numéro un portrait aussi touchant que sincère, avait déjà publié deux de ses plus beaux textes dans *Amérique Française*. Le numéro 1, 1949-50, contient son poème *Sonate à la Vierge*, lequel venait, à l'époque, de gagner le premier prix lors du *Concours de Poésie du Caveau d'Ottawa* ; et l'an dernier, dans le quatrième numéro, nous avons publié une nouvelle poétique intitulée *Compagnons de la Marjolaine*.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire pour un abonnement de 1 an.

Ci-joint mandat-chèque de \$

Un an (6 numéros) : \$5.00

Nom

Adresse

Détacher le bulletin et l'adresser ainsi :

AMERIQUE FRANÇAISE

28 Avenue Arlington, Westmount, P.Q.

Afin d'éviter toute confusion dans les commandes, nous revenons à la toison originale.

Afin de permettre aux archivistés et aux amateurs de compléter leurs collections, nous tenons à leur disposition quelques numéros isolés tirés des volumes I, II et III; des séries complètes des volumes IV à X.

Prix par numéro :

Vols. I à VI : 35¢.

Vols. VII et VIII : 75¢.

Vol. IX et X : 50¢.

To avoid confusion in orders, we are returning to the original system of volume numbering.

To enable University and other collections to complete their files, we hold at their disposition odd numbers from Vols. I, II and III; complete series of Vols. IV to IX.

Price per number :

Vols. to VI : 35¢.

Vols. VII and VIII : 75¢.

Vol. IX and X : 50¢.

INDEX

Vol. I	1-7	1941-42
Vol. II	1-8	1942-43
Vol. III	16-21	1943-44
Vol. IV	1-6	1944-45
Vol. V	1-10	1946
Vol. VI	1-6	1947
Vol. VII (Nouvelle série vol. I)	1-4	1948-49
Vol. VIII (Nouvelle série vol. II)	1-4	1949-50
Vol. IX (Nouvelle série vol. III)	1-6	1951
Vol. X	1-6	1952
Vol. XI	- en cours - current	1953

Les numéros suivants manquent à certaines bibliothèques, certains même aux archives de la revue. Nous apprécierions beaucoup la courtoisie de nos lecteurs qui en disposeraient et qui nous feraient signe.

Volume I, No 1 (Nov. 1941) au No 7 (Août 1942).

Volume II, No 1 (Sep. 42), No 2 (Oct. 42), No 3 (Nov. 42) No 5 (Fév. 43).

Volume III, No 19 (Fév. 44), No 20 (Mars 44).



PLUS D'UN MILLION DE DOLLARS EN BOURSES

La province de Québec possède le système le plus complet d'écoles spécialisées et, afin qu'aucun talent ne se perde faute d'argent, le ministère du Bien-Etre social et de la Jeunesse maintient un service dont la mission est d'accueillir toutes les demandes d'assistance qui lui sont faites en ce domaine.

C'est ainsi que des bourses sont accordées aux étudiants qui, possédant les qualifications requises, peuvent démontrer qu'il ne leur serait pas possible de poursuivre leurs études sans l'aide financière de l'Etat. Les élèves des écoles de l'enseignement spécialisé, les étudiants des universités et les gardes-malades peuvent bénéficier de cet appui, de même que les professeurs qui, au cours de l'été, désirent suivre des cours de pédagogie donnés en des centres éloignés de leur demeure.

Au cours de la présente année scolaire, le ministère du Bien-Etre social et de la Jeunesse consacre plus d'un million de dollars à des bourses consenties à plus de 6,000 jeunes gens et jeunes filles de cette province.

MINISTÈRE DU BIEN-ETRE SOCIAL ET DE LA JEUNESSE

HON. PAUL SAUVE, C.R., GUSTAVE POISSON, C.R.,
ministre *sous-ministre*

